

# *Cahiers* LITUANIENS

N°19 - Automne 2020 - 21<sup>e</sup> année





*Cahiers*  
LITUANIENS  
*Cercle d'histoire Alsace-Lituanie*

N°19 / 2020  
Strasbourg, automne 2020

Revue publiée avec le soutien de  
la Fondation Robert Schuman (Paris), de  
l'Union Internationale des Alsaciens (Colmar)  
et de la Région Grand Est (Strasbourg).

**Illustration de couverture :**

René Weber, *Élan*, encre de Chine, 2004  
(collection particulière)

Directeur de la publication : Philippe Edel

**Collaboration éditoriale :**

Aldona Bieliūnienė, Liucija Černiuvienė, Marie-Françoise Daire,  
Piotr Daszkiewicz, Marie-France de Palacio, Corine Defrance,  
Liudmila Edel-Matuolis, Julien Gueslin, Uwe Hecht, Eglė Kačkutė-Hagan,  
Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre, Guido Michelini,  
Caroline Paliulis, Yves Plasseraud, Aldona Ruseckaitė, Marielle Vitureau,  
Bernard Vogler.

*Crédits photographiques :*

*Lietuvos genocido aukų muziejus : p.5*

*Visuotinė lietuvių enciklopedija : p.6*

*Archives LRT : p.6*

*Alinea Editions : p.13*

*Knygu tinklas Vaga : p.14*

*Lietuvos rašytojų sąjunga : p.15*

*René Weber, Murbach : p.17, 18, 19, 20, 21*

*Fonds Simenon, Liège : p.22*

*Wilnoteka : p.23, 24*

*Walter de Gruyter Publisher : p.27, 30*

*Archi-Wiki Strasbourg : p.31*

*Muséum national d'histoire naturelle : p.39, 40*

*Europeana : p.47*

ISSN 1298-0021

© Cercle d'histoire Alsace-Lituanie / Cahiers Lituanien, 2020

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Kocher, Rosheim

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2020

Tous droits réservés

Site web et mise en ligne : Frédéric Cottart

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en Alsace

## Éditorial

En 2021, la Lituanie commémorera le centenaire de la naissance et le soixante-dixième anniversaire de la mort de Juozas Lukša (1921-1951). Connu aussi sous son pseudonyme de combat de Daumantas, il fut l'un des plus importants chefs de partisans lituaniens après la Seconde Guerre mondiale. C'est par le biais de sa correspondance avec sa compagne qu'est abordé ici son engagement pour son pays jusqu'à l'ultime sacrifice de sa vie.

C'est dans un tout autre registre qu'est ensuite abordé le succès en France de *La saga de Youza*, l'œuvre majeure de Juozas Baltušis (1909-1991), un écrivain lituanien de talent qui a toujours apporté son soutien au régime totalitaire soviétique. Auteur prolifique à l'époque communiste, il a aujourd'hui quasiment disparu des rayonnages et des programmes scolaires dans son pays. Longtemps secrétaire du Parti au sein de l'Union des écrivains de la RSS de Lituanie, il s'était également opposé, dans son aveuglement idéologique, au mouvement d'indépendance de la Lituanie au tournant des années 80 et 90.

Or, c'est justement durant cette période charnière, en 1990 et 1991, que René Weber (né en 1947) séjourna, parmi de rares Français, dans les pays baltes à l'aube de leur indépendance. Il témoigne ici comment il la vécut auprès des Lituaniens et comment sa résidence d'artiste à Nida l'a inspiré dans son art – lui, l'artiste venu de l'Ouest. Son *Élan* globe-trotter, qui illustre la couverture de ce numéro, semble anticiper à sa manière la réouverture au monde tant espérée des Lituaniens.

La présente livraison de la revue nous transpose par ailleurs dans le Vilnius de l'entre-deux-guerres, vu à travers l'œuvre du romancier belge Georges Simenon, ainsi que dans celui du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, quand les élèves et successeurs du professeur Bojanus prirent sa relève à l'université. La linguistique lituanienne y est abordée à la fois par l'activité d'édition de Karl Trübner à Strasbourg et par les travaux sur la phonétique historique de Franz Bopp et d'Antoine Meillet.

Comme de tradition, le numéro s'achève avec des textes de fiction, deux contes populaires cette fois, *Le nigaud* et *Le bateau d'or*, précédés d'une introduction de Jean-Claude Lefebvre consacrée aux particularités lituaniennes de ce genre littéraire ancestral.

# Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	3
<b>Juozas Lukša-Daumantas, une figure de la résistance antisoviétique à travers les lettres à sa bien-aimée</b>	5
<i>Robin Sébille, essayiste, responsable associatif, Paris</i>	
<b>Youza, une saga à succès</b>	13
<i>Marielle Vitureau, correspondante de presse, Vilnius</i>	
<b>Un artiste alsacien en Lituanie en 1991</b>	17
<i>René Weber, artiste plasticien, Murbach</i>	
<b>Vilnius vue à travers l'œuvre de Georges Simenon</b>	22
<i>Pierre Vilvens, historien, diplômé d'histoire contemporaine de l'Université de Liège</i>	
<b>Karl Trübner (1846-1907), éditeur à Strasbourg d'ouvrages de linguistique lituanienne</b>	27
<i>Philippe Edel, Cercle d'histoire Alsace-Lituanie, Strasbourg</i>	
<b>La connaissance de la phonétique historique du lituanien chez F. Bopp (1830) et A. Meillet (1922)</b>	32
<i>Jean-Pierre Levet, professeur émérite de linguistique de l'Université de Limoges, éditeur de la Feuille de philologie comparée lituanienne et française</i>	
<b>A.F. Adamowicz, F. Jurewicz, C. Muyschel, élèves et successeurs de L.H. Bojanus à l'Université de Vilnius</b>	38
<i>Piotr Daszkiewicz, chargé de mission scientifique, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris</i>	
<b>Contes lituaniens : Le nigaud – Le bateau d'or</b>	42
<i>Introduction et traduction par Jean-Claude Lefebvre</i>	
<b>Turiny lietuvių kalba - Summary in English</b>	48

# Juozas Lukša-Daumantas, une figure de la résistance antisoviétique à travers les lettres à sa bien-aimée

*Robin Sébille*

Juozas Lukša (1921-1951) fait partie de la première génération née en Lituanie libre et indépendante depuis 1918. Issus d'une famille de simples paysans du sud-ouest de la Lituanie, les cinq frères Lukša ont été élevés selon des valeurs profondément chrétiennes, humaines et authentiquement démocratiques. Trois d'entre eux donneront leur vie dans le combat pour la libération de leur patrie et les deux autres seront déportés en Sibérie ; seul l'un d'eux y survivra. À l'issue de ses études au lycée de Kaunas, Juozas choisit d'étudier l'architecture à l'université Vytautas Magnus. Mais ses aspirations artistiques se heurtent bien vite à la grande histoire.



Juozas Lukša-Daumantas, 1950

Un occupant chassant l'autre en 1944, Juozas Lukša est rapidement confronté à la Terreur rouge. Les Soviétiques, décidés à s'implanter dans la durée, collectivisent les campagnes, arrêtent tout ce qui fait preuve d'indépendance et d'esprit critique, détruisent la culture nationale, et développent un réseau de délateurs, peu nombreux mais suffisants pour créer un climat de suspicion. Juozas comprend alors qu'une vie civile « comme avant » n'est plus possible. Il s'enrôle dans les rangs des partisans – les fameux Frères de la forêt – où, par sa compétence, son audace et son sang-froid, il grimpe rapidement dans la hiérarchie. Il tirera de ses aventures dans les forêts lituaniennes, entre 1944 et 1947, le récit « Partizanai », publié en lituanien à Chicago en 1950, puis en anglais en 1973 à New York.

Fin 1947, il est envoyé à l'Ouest ; les résistants lituaniens ne peuvent en effet imaginer qu'ayant terrassé l'hydre nazie au nom de la liberté, l'Occident puisse abandonner les Européens de l'Est, et notamment les Baltes, à un totalitarisme comparable, quoique sous des oripeaux différents. Franchissant la frontière polonaise au risque de sa vie, dans un froid intense, il rejoint Paris au terme d'une odyssée à travers l'Europe centrale occupée, grâce à l'aide de paysans polonais.



Nijolė Bražėnaitė et Juozas Lukša-Daumantas.

C'est alors que sa destinée se lie à la France et spécialement à Paris où il se fixera près de deux ans, en 1948-1950, y attendant la possibilité de rentrer en Lituanie. Par ses rencontres avec des hommes politiques de tous bords, il alerte l'Occident sur le sort de son pays, mais en vain. Toutefois, il recevra en France une formation militaire, en vue de repartir au combat. S'il fréquente la diaspora lituanienne, notamment la famille Bačkis où il se lie d'amitié avec le futur ambassadeur (Ričardas) et le futur cardinal (Audrys Juozas), il doit régulièrement changer de résidence et vivre sous pseudonyme, constamment menacé par les agents soviétiques et leurs relais français. C'est aussi à Paris qu'il fait la connaissance de sa future épouse, Nijolė Bražėnaitė, dont la mère Konstancija fut l'une des trois premiers Lituaniens à s'être vu remettre le titre de *Justes parmi les Nations* par l'État d'Israël.

C'est dans les quelque 200 lettres écrites à sa fiancée que Juozas Lukša révèle le plus la beauté de son âme, son désintéressement total, sa pureté d'intention, et son don entier à la patrie. Ce sont quelques-unes d'entre elles qui vous sont présentées, dans leur toute première traduction en français. Mais rien, pas même l'ardeur de son amour pour Nijolė, n'arrête son combat pour la liberté. Il lui faut tout donner. Le 23 juillet 1950, en Allemagne, il épouse Nijolė, mais dès la semaine suivante, il entre dans la clandestinité et prépare, avec le concours des services secrets américains, son retour en Lituanie, le 3 octobre. Reparti au combat, il est trahi un an plus tard et tombe le 4 septembre 1951 sous les balles du NKVD. Sa sépulture demeure inconnue. Son épouse, née en 1923, vit toujours aux États-Unis.



Juozas Lukša avec une unité de partisans.

Ma Chère Niliuk<sup>1</sup>,

Est-ce que Toi aussi, en ce moment, tu es saisie de la même terrible angoisse que moi ? Ou au contraire, tu es plutôt sereine et tu me transmets ton humeur d'avant-déjeuner ? Je veux croire que ce vide criant a été causé par ma visite chez toi, à moins que cela soit dû au réveil de l'esprit du 16 Février<sup>2</sup>.

Je cherche et je ne trouve ni le coupable, ni la réponse au fait que je sois aujourd'hui ici et non pas là-bas, où je devrais déjà être. Plus d'une année d'incertitude qui ronge ma conscience. Plus d'une année que je ne laisse plus mes empreintes sur le sol ensanglanté de ma patrie. Plus d'une année que je ne vois plus – les yeux dans les yeux – crucifiée ma Lituanie bien aimée. Plus d'une année que je n'entends plus les cris déchirants de douleur. Plus d'une année pendant laquelle la plus grande partie de mes meilleurs amis ont trouvé une mort immortelle. Plus d'une année pendant laquelle je ne participe pas à cette procession de la vie et de la mort avec plusieurs milliers de dignes Lituaniens. Je repasse dans mes pensées ces cinq années de tranchées imbibées de sang, je me rappelle des rangées interminables d'amis marqués par la mort, et moi, tout en voulant vivre, je désire voir mes propres os alignés au milieu des autres squelettes crucifiés. Ce que je regrette amèrement, c'est de n'avoir pas pu terminer ce qui fut commencé. Tel est mon état d'esprit en ce 16 Février !

Aujourd'hui, nous avons parlé de la patience. Permetts-moi de t'en reparler dans la vie de là-bas. Un souvenir me revient à l'esprit. C'était lors d'un printemps précoce quand des agents de liaison se sont faufilés dans notre trou avec les nouvelles suivantes :

- Ce matin-là à 9 heures, la cachette de Šarūnas fut encerclée par 200 Russes. Après plusieurs heures de combat, les survivants dans leur cache se suicidèrent. Les mêmes Russes, près de ce repère, ont capturé chez le citoyen B. nos agentes de liaison Jūratė et Ramunė. Jūratė, pistolet à la main, a blessé un Russe, puis s'est suicidée. Quant à Ramunė, les Russes l'ont ramenée à Pakuonis vers la soirée, à moitié morte, avec les articulations brisées lors de l'interrogatoire...

- Le GVR [*l'état-major de Garliava*] a réussi à obtenir de la part des municipalités de P-nis [*Pakuonis*] et de G-va [*Garliava*] les nouvelles listes de noms établies pour les déportations...

- Hier, 3000 prisonniers ont été transférés de la prison de Kaunas vers Vilnius. Environ un tiers d'entre eux arrivaient à peine à marcher...

Telles étaient les nouvelles de l'agent de liaison. Aujourd'hui, je me suis rendu à la BBC. Rien de réjouissant. On y ferme toujours les yeux sur notre cauchemar, mais on reste en contact avec nos tortionnaires.

<sup>1</sup> Diminutif tendre pour Nijolė.

<sup>2</sup> Référence à la déclaration d'indépendance du 16 février 1918.

Niliuk, essaie de te mettre à la place du chef de cette unité pour ressentir l'échelle de résilience et de patience que tu pourras lui proposer ! Comment donner des ordres et comment gérer ces combattants qui, sans avoir aucune lueur de liberté, comptent les derniers jours de leur lutte ? Que conseiller et comment exprimer de la compassion à la famille chez laquelle on vient pour l'avertir qu'elle doit se cacher, car le lendemain ils seront arrêtés, alors que toi tu ne viens que la veille pour les prévenir ? Que faire pour sécher les larmes ou diminuer la souffrance quand tu viens annoncer à la famille que leur frère, fils, père s'est fait exploser hier ou que leur sœur ou fille ne reviendra pas de sitôt, car, toutes articulations brisées, elle a été ramenée vers Kaunas ? ... Ce sont les conditions auxquelles sont confrontées la nature humaine et la patience humaine. Si je m'isole du rang de mes très chers amis de là-bas, j'aurai proposé à tous ces conditions si difficilement surmontables comme échelle de leur résilience.

Telle était la situation il y a plus d'une année. Et entre-temps, si la situation a changé, elle a changé non pas autrement que dans le sens de plus de douleurs, plus de souffrances et plus de larmes. La résilience dans le passé est en retard par rapport à celle d'aujourd'hui. À l'occasion de ce 16 Février, les souffrances d'antan nous manquent presque.

Il est déjà minuit passé, je ne peux que rajouter, Niliuk, que Dieu te protège.

Je t'embrasse - Ton Juozis

---

## Lettre 86

19.10.1949

Mon Trésor le plus Cher,

Aujourd'hui j'ai envie de tourner la page sur une période de silence et j'ai décidé de cesser d'être avare de mots et d'écrire à ma plus Chère une lettre chaque jour.

Hier, je suis arrivé en Allemagne. Le professeur Braz. [*Brazaitis*] m'a emmené dans une petite ville allemande dont je ne connaissais même pas le nom. Celle-ci semble être située à 12 km au-delà de Pfullingen (Vlikingen [?]). Je suis descendu dans un hôtel de grand luxe. Les bâtiments, tout comme les environs, sont de toute beauté. Je peux rivaliser avec toi. Je paie 10 DM la chambre par jour. Évidemment, j'ai une chambre double. Cela peut t'étonner, comme si j'en avais besoin, mais en réalité, nous étions obligés de la prendre car il n'y avait rien d'autre. Maintenant nous occupons toute la maison, j'ai ici toutes les réunions avec les chefs ; ici on fume, on cause, on boit un verre. Il est vrai que ce serait tout simplement divin, si tout cela, j'avais pu l'échanger contre des moments avec Toi – mon Rêve le plus Cher.

[...]

Le voyage jusqu'ici fut presque parfait. Jusqu'à Strasbourg, nous n'étions qu'à trois dans le compartiment : deux Français d'un certain âge (un couple) et moi. Ils étaient assez aimables. Pendant tout le trajet, nous avons parlé de la Lituanie et de sa tragédie actuelle. Quoi que nous entreprenions ici, et dans ce cas aussi, je constate une naïveté sans borne chez eux. Ils ne cherchent pas à comprendre notre situation et celle de nos assassins russkoff (*ivanovai*). Même aujourd'hui encore, ils nous posent cette question naïve : « *Quand même, les Russes ne sont-ils pas mieux que les Allemands ?* ». Avec quelle patience faut-il parler avec des gens comme eux ! Évidemment, ils sont innocents. Certes, il y eut une époque où nous étions aussi aveugles qu'eux. Cela nous a coûté très cher et cela ne leur coûtera pas moins cher quand ils comprendront Moscou.

Mais cela suffit de parler politique !

Accepte mieux l'union de mon âme à la tienne dans les couleurs automnales et avec ta riche imagination, ressens mon arrivée vers Toi, de la frontière de l'Allemagne à Sancellemoz.

Je t'embrasse très fort.

*T. Skrupulas* [Ton Scrupuleux]

P.S. Si tu reçois quelque chose de Pologne, envoie-le sur le champ à Svočiolas [*Dr. Bač'kis*] – merci.

---

## Lettre 99

26.12.1949

Ma très chère Niliuk,

En cette dernière demi-heure des derniers souffles de Noël, je t'écris pour te prier d'accepter mes baisers de cette fin de fête.

Lorsque la cloche de Noël atteint nos oreilles, c'est comme si elle invitait à oublier la période de l'Avent, avec son attente obstinée, pour voir le monde passer à la lumière. C'est comme cela, au moins dans la pensée, que la plupart des humains le ressentent. Hélas ! Pour nous, l'arrivée de la fête de Noël ne peut pas faire oublier notre attente constante d'un Noël pour la Lituanie... C'est avec la douleur de plus en plus grande, avec un avenir de moins en moins réel et de plus en plus déprimant, avec la peur de plus en plus forte que nous attendons et vivons notre Avent. Cette empreinte amère de tristesse, nous la retrouvons dans les baisers que nous donnons à nos proches pendant les fêtes. J'espère que toi, ma Chère, tu as reçu mon baiser de Noël par l'intermédiaire de l'oncle. Il n'est pas sans le voile de l'amertume de ce temps présent, même si je devrais te donner d'autres baisers.

Comme tu le sais, ces fêtes, nous les avons passées au milieu de la foule parisienne insouciant. Le bruit, les cris semblent signifier la fête pour eux. On voit clairement la différence entre notre mysticisme lituanien, notre recueillement avec lequel nous accomplissons ce passage furtif de la vie, et leur

joie à moitié barbare dans des danses africaines, la demi-ivresse des festivités. On aurait voulu leur crier : « *Mettez-vous en harmonie avec le symbole de la bougie silencieuse du sapin !* ».

La veillée et les jours de Noël, dans l'esprit de la tradition de l'an passé, nous les avons fêtés à quatre. Le premier jour de Noël, nous avons eu l'honneur d'accueillir encore quatre invités, toute la famille de M. Bačkis. J'espère que Toi aussi, Niliuk, tu as également très bien passé les fêtes dans ton cercle « familial ». Il ne me convient cependant pas de te jalouser, seulement de m'en réjouir.

J'ai une question à laquelle tu ne m'avais pas encore répondu : est-il possible, selon les règles, de te rendre visite sans que tu sois prévenue à l'avance ?

Tu m'écris que notre vie n'est qu'incessantes séparations et rien d'autre... Je dois néanmoins te rappeler... Je ne sais pas si tu n'as pas ta part de responsabilité dans la situation où je suis aujourd'hui, et je me demande si je ne serai pas encore plus attiré par la vie parisienne plus sédentaire. Il se peut que je sois amené à renoncer à certaines possibilités, sans lesquelles je ne pourrai pas te rejoindre.

[...]

En te gardant dans mon cœur et dans mes pensées comme un diamant incrusté de ma vie, je t'envoie les baisers d'un cœur qui souffre.

*T. Skrupulas* [Ton Scrupuleux]

---

## Lettre 104

10.1.1950

Chère Niliuk,

Aujourd'hui, je ne peux pas me permettre de me sentir heureux, même en t'écrivant une grande lettre. Reçues ces derniers jours, des nouvelles sur la mort de plusieurs de mes très chers amis ont assombri à nouveau notre ciel et rempli notre cœur d'une colère noire, même à l'égard de ceux que nous appelons parfois nos amis. Merci à Toi aussi, ma Niliuk, de prononcer un ou plusieurs *Je vous salue Marie* en sollicitant « la paix éternelle » pour nos frères, même s'ils te sont inconnus.

[...]

Les baisers de tes lettres cachées, expédiées d'endroits cachés, je les serre dans mon cœur. Et je les renvoie encore plus enflammés à Toi, Mon Rêve, avec toute mon humilité.

*T. Skrupulas* [Ton Scrupuleux]

---

## Lettre 119

16.2.1950

Ma Chère Niliuk,

Je t'écris le soir du 16 Février. [...] À mes félicitations pour la fête, Ursas m'a dit : « *Cela n'est plus que la fête de la naissance du bébé mort* ». Il y a beaucoup de vérité dans ces paroles, mais il faudrait rajouter que ce bébé, dès sa naissance, fut un génie. Durant les vingt petites années de sa vie, nous nous sommes alignés au rang des nations civilisées et les Lituaniens, avec leurs sommes et leurs têtes, ont réussi à se porter garants de leur place sur le continent européen. Croyons maintenant, plus que jamais, que les bourreaux d'aujourd'hui n'arriveront pas à leurs fins.

Je te félicite, Toi, Chère Niliuk, pour le 16 Février et je nous souhaite de pouvoir mettre en œuvre son essence. Je t'embrasse très festivement.

T. Latras [Ton Vagabond]

---

## Lettre 136

août 1950

Mon plus grand Trésor,

Un peu plus de vingt jours nous séparent aujourd'hui des souvenirs de notre bonheur partagé à Traifelberg. Souvent, me libérant des étreintes de ma « première épouse », je me replonge dans nos si chers souvenirs ; je songe à Toi, ma très Chère, et je me sens si heureux qu'il semble que personne ne peut concurrencer mon bonheur. Hélas, aujourd'hui je suis obligé, comme Toi aussi, de me contenter des rêves éveillés de bonheur incarné.

Il arrive que notre témoin [*J. Būtėnas*] me voit absorbé par les pensées pour toi. Il soupire et me dit un jour : « J'ai peur de parler avec toi, Juozel. J'ai vu combien tu as été heureux et j'ai du mal à comprendre comment tu arrives à cacher tes souffrances... »

Nous avons quand même oublié l'existence de notre « moi » et nous nous sommes inclinés devant les exigences de ma « première épouse ». Je sais, ma Niliuk, que, dans peu de temps, je vais être amené à me battre, non seulement pour mon honneur personnel mais aussi pour notre honneur à nous deux, où Toi, ma Chérie, tu m'accompagneras avec tes angoisses et tes prières. Je crois que nos sentiments à nous deux ne vont pas nous décevoir et que, très prochainement, nous irons nous réjouir, non pas avec le bonheur superficiel de nos rêves mais avec le bonheur réel.

Dans le cas où le destin déciderait de ma disparition, alors, Toi, Niliuk, tu devras continuer à me faire exister heureux en te créant une vie heureuse. Il n'est pas impossible que je me transforme en poussière dans la terre imbibée

du sang de notre patrie, même si mes sentiments aujourd'hui ne me conduisent pas à avoir de telles pensées.

Tu aurais dû recevoir par l'intermédiaire du Prof. B. une de mes lettres, gribouillée par quelqu'un de distrait et toujours pressé. Tu devrais y trouver plusieurs billets verts que je n'ai pas eu le temps de dilapider. Dans cette lettre tu trouveras encore quelques devises locales. Je regrette amèrement de ne pas pouvoir te prendre en charge comme je le voudrais. Par le Prof. B. tu aurais dû recevoir deux clés : celle de ma valise et l'autre de la porte de notre chambre de noces.

Je regrette énormément de ne pas avoir eu l'occasion de partager mes impressions de noces avec Toi et de ne savoir comment va Švogerkėlė. Tout ceci, et encore plus, va être englouti par ce chaudron sympathique – pas tellement – de la lutte de ma « première moitié ». Et tant que ce chaudron sera en ébullition, nous serons prêts à sacrifier non seulement les plaisirs de notre vie mais aussi nous-mêmes.

Je termine avec ces quelques lignes car, de toute façon, les lettres me manquent pour composer les mots me permettant d'exprimer tout ce que je voudrais encore t'écrire, à Toi, mon Trésor le plus précieux. Je suis incapable de décrire mes jours remplis de Toi, comme d'apaiser mon manque de toi avec des mots figés. Aussi bien le temps, les distances que l'horreur de la situation vont m'unir encore plus à Toi.

Transmets mon respect très profond, mes remerciements et mes sentiments à M. et Mme K. [*Karveliai*] et à celle [*Ugnė Karvelis*] qui est « en attente de son Partisan ». Avec tes salutations, n'oublie pas de rajouter les miennes aussi à Švogerkėlė.

Je te souhaite, Niliuk, de tout mon cœur de vivre en bonne santé et heureuse jusqu'à notre rencontre si attendue. Que Dieu T'aide et qu'il nous aide aussi nous deux. Je t'embrasse passionnément.

*T. Latras* [Ton vagabond]

Extraits de l'ouvrage *Laiškai mylimosioms*, Juozas Lukša-Daumantas, Leidykla Į laisvę, Kaunas, 1994, © American Foundation for Lithuanian Research, Inc., 1993. © Nijolė Bražėnas-Paronetto, 1993. Traduits du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis pour les Cahiers Lituanais.

# Youza, une saga à succès

Marielle Vitureau

Il y a 30 ans paraissait en français *La saga de Youza* de Juozas Baltušis. Tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, ce roman reste jusqu'à aujourd'hui l'œuvre littéraire lituanienne la plus connue en France. Histoire d'une traduction.

À peine entrée dans la librairie de l'étroite rue Jules Gilly à Nice cette journée de décembre 2019, le détour en a valu la peine : coincé entre deux géants de la littérature, Elena Ferrante et Salman Rushdie, *La saga de Youza*, le roman de J. Baltušis. Rien d'exceptionnel pourtant. Dans les librairies de Paris, d'Aix-en-Provence ou de Cognac, j'ai souvent remarqué *La saga de Youza* bien en vue, et même souvent avec la recommandation du libraire, accrochée à la couverture.

La maison d'édition Alinéa est la première en France à avoir publié ce roman en 1990. Son directeur, Jacques Kolnikoff, s'intéressait alors à la littérature du bloc de l'Est. C'est lui qui, avec sa femme, a fait découvrir aux Français les écrivains de l'Allemagne de l'Est comme Christa Wolf ou Christoph Heine. Pour repérer les livres à traduire, l'éditeur travaille avec une professeure de russe à Paris, Irène Sokologorsky. C'est elle la première qui a repéré le roman de J. Baltušis. Quand elle lui présente un extrait traduit, J. Kolnikoff accepte tout de suite de publier le roman. Pour retrouver l'ancien éditeur, il a suffi de feuilleter l'annuaire téléphonique. « *De nombreuses années ont passé* » s'est-il justifié, pris de court par une question le ramenant plus de 30 ans en arrière. « *Le style du récit, la confrontation du protagoniste avec l'histoire, tout cela m'a tout de suite séduit et convaincu de publier le roman* » raconte-t-il. La maison d'édition a fermé en 1992, mais en l'espace de deux ans, *La saga de Youza* a été réimprimé trois fois et publié au final à plus de 100 000 exemplaires.

Mais traduire ce roman a été un exercice particulièrement laborieux. Le processus s'est déroulé en trois langues et a duré deux ans. La traductrice Denise Yoccoz-Neugnot a traduit le livre du russe en français et la Lituanienne Genovaitė Kačiušienė, alors lectrice de lituanien à l'Inalco, a vérifié chaque phrase. « *Avec la traductrice, dans sa coquette maison de La Hacquinière, nous avons poli chaque phrase traduite du russe avec son original en lituanien. Je devais traduire chaque phrase lituanienne à l'oral, parfois à l'écrit en russe et nous comparions si ma traduction et celle du traducteur coïncidaient. Si cela ne*



Première édition française, Alinéa 1990.

*correspondait pas, nous cherchions pendant longtemps une variante adéquate en français. Ensuite je devais dire si cela voulait dire la même chose en français qu'en lituanien* » se souvient la linguiste, ancienne professeure à l'université de Šiauliai.

*La saga de Youza* peut être aussi considérée comme un traité de botanique ou d'agriculture. Dès les premières pages, Youza évoque le marais de Kairabalė et sa flore. De quoi séduire D. Yoccoz-Neugnot qui avait étudié la biologie. Trouver l'équivalent de la sphaigne ou de la laïche a cependant constitué un véritable défi pour les traductrices. Pour aider les lecteurs à comprendre les termes botaniques ou les techniques agricoles ancestrales, un petit glossaire a été ajouté à l'édition française. « *J'ai expliqué à la traductrice la signification des 72 mots du glossaire et elle a trouvé les équivalents dans le patois des différentes régions françaises* » explique G. Kačiušienė.



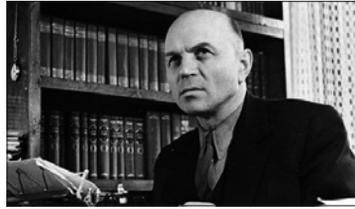
Première édition lituanienne, Vaga 1979.

*La saga de Youza* a paru en 1979 en Lituanie. Le roman a été tiré à près de 90 000 exemplaires dès la première année, puis a rapidement paru en russe, en tchèque, en letton et en allemand. L'histoire de la traduction française commence le 1<sup>er</sup> août 1984. Ce jour-là, J. Baltušis écrit dans son journal : « *J'ai reçu une étrange lettre de Moscou. C'est une étrangère qui suit un cours de russe à Moscou qui m'écrit, je ne sais pas vraiment de quel pays elle vient, même si elle dit être en contact avec André Stil qui lui a demandé de faire des fiches sur les livres soviétiques reçus à Paris. Elle a été tellement séduite par La saga de Youza qu'elle a recommandé de le traduire et de le publier en France. Malheureusement en raison de la complexité de la situation politique et économique, ce livre ne pourra pas sortir rapidement (...)* Elle signe la lettre ainsi : Denise Yoccoz-Neugnot. »

La traductrice se rend en Lituanie durant l'été 1987 et laisse une impression ambivalente à l'écrivain. Le 10 août de cette année, il écrit ces mots : « *Je suis allé accueillir D. Neugnot Yoccoz, la traductrice de La saga de Youza de bon matin à la gare. Elle n'est pas très grande, rigolote, bavarde, elle ne m'a pas fait bonne impression. Je ne peux pas comprendre d'où elle vient. Je l'ai emmenée jusqu'à l'hôtel Neringa et j'ai pris mon petit-déjeuner avec elle. Ensuite, en compagnie d'une guide, nous lui avons montré la vieille ville de Vilnius, les maisons en cours de restauration, nous avons visité l'université, déjeuné au restaurant Neringa. Dans l'après-midi, nous lui avons montré les nouveaux quartiers - Lazdynai, Karoliniškės, Šeškinė, Justiniškės. Elle s'étonnait beaucoup de tout, que l'on ne sache rien en France de tout cela (...). Elle répétait tout le temps qu'un tel service, l'ordre qui régnait partout, cette attention aux gens, tout cela n'existait en rien à Moscou* ». Quelques jours plus tard, J. Baltušis la recom-

pagne au train et soupire « *Enfin !* » Même si l'auteur nourrit des doutes quant à la traductrice, elle poursuit son travail.

D'après Antanas Šimkus, rédacteur en chef de la revue littéraire *Metai*, l'auteur J. Baltušis retravaillait constamment ses romans. « *À la lecture de ses journaux, on peut dénombrer au moins cinq versions*



Juozas Baltušis, 1950.

*de La saga de Youza* » explique-t-il. La question de la version définitive s'est posée lors de la traduction en français. Le 10 août 1988, G. Kačiuškienė reçoit une carte de D. Yoccoz-Neugnot. Elle lui demande de prendre contact avec l'écrivain pour obtenir la dernière version des chapitres de la fin. Dans la traduction française, au 36<sup>e</sup> et dernier chapitre, Vinciūnė, l'éternel amour de Youza, revient le voir pour le maudire. Adomas son frère accourt et trouve Youza sans vie. Le journal de J. Baltušis révèle que l'éditeur français avait envoyé une demande pour raccourcir le roman au détriment de « *la nature lituanienne qui pourrait ne pas intéresser les lecteurs français* ». « *J'interdis catégoriquement de raccourcir* » a répondu J. Baltušis par télégramme. À la bonne heure, car les paysages lituaniens, le marais et la nature attirent toujours autant le lecteur français.

L'éditeur a dû mettre les bouchées doubles pour que le livre à la couverture noire et sa petite ferme soit remarqué dans les librairies. « *Au début les critiques littéraires étaient plutôt sceptiques, il fallait les prier jusqu'à ce que je réussisse à convaincre Nicole Zand qui était russisante* » soupire J. Kolnikoff en se souvenant. Le 18 janvier 1991, à peine quelques jours après les événements du 13 janvier et quelques semaines avant la mort de J. Baltušis, la critique littéraire du *Monde* publie son article. Ce fut la clé du succès de *La saga de Youza*. « *Un roman lituanien ? Pourquoi pas ? D'autant plus que nous avons failli passer sous silence le roman exceptionnel publié par les éditions Alinéa* ». La critique du *Monde*, toujours disponible dans les archives du journal, commence ainsi. Et N. Zand de louer « *la prose pleine de sève, de saveurs et de senteurs de l'Europe du Nord* ». « *L'art de Baltouchis, ce Lituanien né à Riga, en Lettonie, il y a plus de quatre-vingts ans, réside à la fois dans sa prodigieuse richesse de vocabulaire et dans la simplicité et l'efficacité avec lesquelles il évoque l'Histoire de son pays* » écrit la critique. Quelques jours auparavant, *Le Monde* avait parlé du coup de force en Lituanie et N. Zand affirme alors que le livre « *est une bonne initiation à l'actualité politique du monde Baltique. Celle-ci nous ramène, en effet, par force, vers des pays que, par ignorance ou par paresse, nous avons abandonnés au monde de l'Est* ».

J. Baltušis a eu le temps de recevoir le livre traduit en français avant sa mort. Il s'en est réjoui car le long processus de traduction et les bouleversements

politiques avaient retardé la publication. « *Quelle belle journée aujourd'hui pour moi, telle que je n'en ai pas vue pendant ma longue vie : j'ouvre le paquet envoyé par la poste et dedans je trouve...* La saga de Youza publié à Paris par la maison d'édition Alinéa. Déjà publié ! Et comment ! Du papier de la meilleure qualité, que je n'ai jamais eu pour n'importe lequel de mes livres, nulle part ailleurs. Et sans économie : chaque chapitre est présenté de manière distincte, en laissant un blanc propre, s'il n'y a pas de texte. L'illustration de couverture est peut-être un peu étrange, j'ai décidé que c'est ainsi que les Français se représentent la ferme de mon Youza dans le Kairabalé. Au début du livre est inscrit que le livre a été traduit du russe et du lituanien. » Pour la première fois, J. Baltušis se sent véritablement écrivain, il l'écrit dans son journal.

En 1991, *La saga de Youza* reçoit le prix du meilleur livre étranger. Depuis, il n'a jamais disparu des rayonnages. En 2001, Pocket réédite le livre en format Poche. Le livre a été réimprimé au moins deux fois, en 2007 et en 2012. Les ventes de *La saga de Youza* dans le réseau des librairies indépendantes sont confidentielles, mais selon mes informations, elles se comptent par milliers, tandis que par exemple l'édition allemande ne se trouve plus que chez les bouquinistes.

Dès les premiers jours, ce sont les recommandations des lecteurs qui ont assuré la réputation du roman. Trente ans après la première publication, les lecteurs de Babelio, un club de lecteurs virtuels, continuent de commenter le roman avec enthousiasme. « *Une description du marais surprenante et envoûtante* », écrit l'un. Pour l'autre la lecture lente distille la magie du marais et, pour un troisième, le roman permet de découvrir l'histoire inconnue de la Lituanie et les tragédies du XX<sup>e</sup> siècle.

Depuis la parution de *La saga de Youza* il y a 30 ans, la littérature lituanienne s'est fait connaître en France. Les romans de Ričardas Gavelis, Saulius Kondrotas, Valdas Papievis ou Alvydas Šlepikas ont paru en version française. Mais le roman de J. Baltušis connaît toujours le plus grand succès.

*Juozas Baltušis (1909-1991) fut un auteur prolifique qui a aujourd'hui quasiment disparu des rayonnages et des programmes scolaires en Lituanie. En cause, son attitude à l'égard du pouvoir soviétique pendant les années d'occupation qui a occulté la qualité littéraire de ses écrits ! Personnalité politique, il a longtemps été membre du soviet suprême de la république socialiste de Lituanie. Déjà compromis aux yeux des Lituanais, il s'est également opposé au mouvement d'indépendance de la Lituanie, né à la fin des années 80. La publication récente de ses Journaux le présente sous un nouveau jour et le réhabilite quelque peu en éclairant sa vision de la vie politique et intellectuelle à l'époque soviétique.*

[NdA]

# Un artiste alsacien en Lituanie en 1991

*René Weber*

Mes quelques séjours en pays baltes, alors encore intégrés à l'Union soviétique, ont commencé par une résidence d'artistes en Estonie, à l'automne 1990, puis en Lituanie l'année suivante. Il n'y avait là que des artistes de différentes républiques soviétiques et trois « extérieurs à l'Union », dont moi. Ma découverte du système communiste, déclinant et tirant vers sa fin inéluctable, a été lente



René Weber, Nida 1991.

et compliquée. D'abord pour des problèmes de langue, n'ayant pas encore appris les quelques rudiments indispensables de russe, la langue commune de l'URSS. Quant aux langues baltes, elles m'étaient inconnues, comme le français l'était pour eux. Il ne restait que l'anglais comme moyen de communication avec les quelques artistes qui le parlaient. Évidemment, cela n'aidait qu'en partie à mieux comprendre la marche des choses vue de l'intérieur. C'était par ailleurs l'époque où le pouvoir soviétique mettait la pression sur ces petits États, pensant les empêcher ainsi de lutter pour leur indépendance, avec des privations, en alimentation, en chauffage, en carburant, etc. C'est là que je découvris un système parallèle et souterrain que l'on peut qualifier de marché noir. Les denrées manquantes apparaissaient parfois comme par enchantement, me laissant dans une totale incompréhension quant au fonctionnement de cette société. Notre travail en tant qu'artistes, consistait à produire, peindre, dessiner, sculpter, installer, etc., sans nous préoccuper des charges du quotidien. En cela, c'était l'idéal pour nous, les conditions rêvées pour créer ! Nous avions ainsi exposé notre travail dans un kolkhoze, puis dans une énorme usine faisant partie d'un *kombinat*. Pouvoir ainsi montrer son travail, d'une façon bien organisée, dans de bonnes conditions d'exposition, à un public de paysans et d'ouvriers nous valorisait et prouvait que « *la main à plume vaut la main à charrue* » comme le pensait Rimbaud, et plus tard André Breton.

Il est évident, que ce soit en Estonie ou en Lituanie, qu'il m'était alors difficile d'intégrer dans mon travail un semblant de critique du régime. Quoique un petit peu tout de même !

Si en Estonie nous étions logés dans une sorte de camp en pleine forêt, loin de tout et sans moyens de locomotion excepté quelques bicyclettes agonisantes, il en est allé bien différemment en Lituanie. Là, nous étions dans une

magnifique maison des artistes, près du bourg de Nida, sur l'isthme de Courlande, non loin du musée de Thomas Mann. Cette presqu'île a été un lieu de villégiature et de production de plusieurs artistes expressionnistes allemands tels ceux du mouvement *Die Brücke* : Ernst Ludwig Kirchner, Max Pechstein et autres Karl Schmidt-Rottluff, ce qui est déjà plus intimidant pour un artiste alsacien imprégné de ses deux cultures, allemande et française. Il se trouvait là aussi un ancien cimetière protestant, allemand donc, dont les tombes avaient la particularité de ne pas être à l'ombre d'une croix mais d'une sorte de totem archaïque me rappelant quelque peu ma série des « Urtotem », non pas formellement, à part la verticalité, mais par le côté artisanal et ancien, évidemment faux dans mon cas. Ce beau lieu, calme, sous les pins, la mer en arrière-plan et quelques petits bateaux à voile, avait été peint par Lovis Corinth en 1893.



René Weber, *Grand paysage*, huile sur toile.

À quelques kilomètres de là, au bout de la magnifique plage, de la longue dune où se promènèrent Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, on se heurtait à la frontière avec la région russe de Kaliningrad, l'ancienne Königsberg d'Emmanuel Kant, dont le franchissement était impossible.

Après avoir essayé un refus d'installer un travail sur cette dune, au motif que des soldats français de l'armée napoléonienne en déroute avaient été tués par là et qu'on pouvait risquer, en creusant, de tomber sur quelque dépouille, j'ai pu faire cette installation sur un bout de plage plus bas, mais du côté de la lagune, vers la terre ferme donc. Le titre « We need Nida » (en anglais, pour la compréhension du plus grand nombre !) et la direction montrée vers cette frontière devaient signifier la volonté d'indépendance de la Lituanie à ce moment-là. Il va de soi que cette « palissade », en même temps « flèche directionnelle », était réalisée grâce aux matériaux trouvés sur place : le bois mis à disposition par un atelier local, les plumes récoltées sur le terrain, etc. C'est la seule réalisation en réaction à la situation politique du lieu que j'aie faite personnellement dans cet endroit. J'ai en revanche participé à l'une ou l'autre œuvre collective plus politique, telle celle consistant à nouer des dizaines de foulards rouges des Jeunesses communistes (*komsomol*) à des pitons dans le petit port de Nida, délabré à l'époque.

Globalement mon travail artistique tourna en général autour de la question

de la nature et de la culture, du vivant et de ce qu'il en reste, donc des traces et de la mémoire, ce qui était très vaste et me permit d'explorer de nombreuses pistes. Comme je travaillais toujours par séries, celles-ci n'avaient jamais de fin, je veux dire qu'elles restèrent inachevées. Il en alla ainsi de *Palermo*, *Indian memories*, *Pièges à traces*, *Paysages* ou *Hochstand*.

Le village d'origine de Nida était surtout constitué de maisons en bois plus ou moins petites, très colorées, ornementées de curieux épis de faitage, non pas en céramique ou en métal comme chez nous en Picardie par exemple, mais en bois peint. Je retrouverai des années plus tard ce même type de décors sur des maisons de style comparable, mais avec de la brique entre les colombages, à Worpsswede, près de Brême en Allemagne, autre colonie d'artistes de la fin du XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècle, devenue célèbre grâce à Paula Modersohn-Becker. Outre ces ornements, de curieuses girouettes (*vėtrungė* en lituanien) se repéraient çà et là. J'en ai réalisé quelques-unes dans un esprit plus archaïque avec des matériaux glanés sur place.

Il m'est assez difficile de déterminer avec précision ce qui a pu m'influencer en Lituanie. Avec le recul, je pense que mes préoccupations ont toujours été à peu près les mêmes. Je pense que j'ai simplement adapté mes thèmes à l'environnement immédiat rencontré dans le pays, comme je l'avais fait dix ans auparavant au Mexique et dans le sud des États-Unis et comme je le fais toujours ici aussi en Alsace. Par exemple, un des éléments de la nature qui traverse depuis longtemps ma production, l'oiseau, est peut-être celui qui est le plus souvent présent. J'en ai réalisé une petite sculpture à Nida, en plâtre avec collage de vraies plumes et emmitouflé dans un cache-nez, symptôme sans doute d'un rhume tenace dont je crois me souvenir.



René Weber, *Corbeau*, plâtre, tissus, plumes, bois.

Bien évidemment l'influence la plus directement visible se trouve dans les dessins réalisés sur place et certaines peintures ultérieures. Là, l'évidence des paysages ne peut pas se cacher et ce thème de la dune plongeant dans la lagune, une végétation assez luxuriante en arrière-plan, éclairée par une faible lune, ou sous un ciel souvent constellé de quelques étoiles rouges, histoire de rappeler au spectateur où se situait ce qu'il avait sous les yeux, m'a longtemps poursuivi ! Comme disait Marcel Duchamp, c'est « *le regardeur qui fait le tableau* ».

J'ai visité en Lituanie tous les musées, monuments, églises et autres que j'ai pu. J'ai vu l'art de l'époque du « réalisme socialiste » en peintures, en monuments de toutes sortes, et la maîtrise technique de ces artistes était souvent remarquable, leur savoir-faire époustouflant. Mais c'était dans le domaine graphique qu'ils avaient été les plus novateurs, du moins aux débuts de l'ère



René Weber, *Girouette*, bois, métal, plumes.

Klucis, letton, un des inventeurs du photomontage et collage, au même moment que certains dadaïstes (cf. les collages de Hans Arp et Max Ernst) et dont le Mamcs<sup>1</sup> de Strasbourg a réalisé une belle exposition il y a quelques années. Il faut noter aussi que les artistes lituaniens, qui allaient devenir célèbres chez nous comme Chaïm Soutine, ou aux USA comme Jacques Lipschitz, et qu'on appelle à tort « l'école russe », avaient fui le pays depuis longtemps. N'oublions pas non plus des artistes plus récents et tout aussi importants tels Jonas Mekas, figure du cinéma underground new-yorkais, et George (Jurgis) Maciunas, un des fondateurs du mouvement Fluxus. Tout cela est et reste le fonds officiel de l'art que je connaissais bien, avant même d'arriver en résidence. Un artiste dont je ne me rappelais que le nom et quelques œuvres n'avait pas connu la doxa soviétique, puisque mort en 1911. Il s'agit de M.K. Čiurlionis. Cependant, bien qu'appréciant son côté disons symbolique, pour faire court, son mysticisme ne pouvait en aucun cas interférer dans mon imaginaire personnel. Non, il faut encore chercher l'influence ailleurs, si influence il y a !

C'est donc aussi pendant cette résidence à Nida qu'est apparu un personnage que j'avais déjà entrevu en Estonie mais qui est devenu plus significatif à ce moment-là. Je veux parler de l'élan (*briedis* en lituanien) qui, de tous les cervidés, porte les plus grands bois et qui m'a vraiment impressionné. Auparavant je ne le connaissais que par photos et cartes postales envoyées par ma femme. C'est à ce moment que j'ai sans doute abandonné le loup qui se promenait dans mes travaux pour m'intéresser à l'élan, mais un élan dont je n'ai gardé que la tête, avec un corps humain, histoire d'allier un peu plus l'humanité et l'animalité. Depuis, j'ai décliné cet être hybride de diverses manières : dessins, collages, sculptures.

Je ne saurais vraiment expliquer mon intérêt pour cet animal ! Toujours est-il que je me souviens encore des craquements des branches cassées par ses bois lorsqu'il traversait en force la forêt, et de sa masse imposante entrevue à

soviétique. Les affiches de ces années-là étaient totalement innovantes. Qu'on songe simplement à Alexandre Rodchenko, aux constructivistes et autres suprématises, tel Kasimir Malevitch dont le *Carré blanc sur fond blanc* est incontournable dans l'histoire de l'art mais qui n'a rien de soviétique ! Bien sûr, ils furent broyés par le système, mais leur influence fut grande aussi chez les artistes baltes. Qu'on pense à Gustav

<sup>1</sup> Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg.

travers le feuillage, les buissons et les ronces. Rien n'avait l'air de pouvoir l'arrêter ! Finalement je le côtoie depuis longtemps, je l'ai apprivoisé, humanisé donc et rendu sympathique, je pense, plus qu'il ne l'est sans doute en réalité ! Il peuple avec d'autres, tels les oiseaux, ma forêt mythique.

Voilà ce que je peux dire de ce que m'a apporté ma résidence en Lituanie. Plus que les artistes du pays, je retiens la nature de cette presqu'île, ses élan et ses oiseaux, ses habitations et ses sculptures totémiques, que ce soient celles des tombes protestantes ou celles de ce qu'on appelle le *folk art*, sorcières et autres habitants des bois, souvent naïfs et mal fichus, mais si impressionnants quand on les rencontre sans s'y attendre au détour d'un sentier perdu. Quoi ! Une ancienne civilisation occupait donc ces lieux et continue à nous adresser un clin d'œil ou un avertissement à travers les âges et l'espace !



René Weber, *Élans*, céramique émaillée.

# Vilnius vue à travers l'œuvre de Georges Simenon

*Pierre Vilvens*



Georges Simenon,  
1925.

Les œuvres francophones ayant pour thème ou cadre la Lituanie – au sens géographique actuel – sont relativement peu nombreuses. Il s'agit la plupart du temps d'œuvres d'avant 1914. Toutefois, chez l'un des auteurs les plus populaires du XX<sup>e</sup> siècle, à savoir Georges Simenon, on trouve des évocations<sup>1</sup>, d'ailleurs assez banales, de la jeune république et d'une ville à l'histoire mouvementée : Vilnius, que Simenon nomme toujours Vilna. Déjà évoquée rapidement dans *Pietr le Letton* (1931), c'est à l'occasion d'un voyage en Europe orientale pour une série de reportages au début de l'année 1933 que Simenon découvre réellement la « Jérusalem du Nord ». Si le journaliste évoque peu Kaunas (qu'il cite sous son nom polonais, Kowno) et donne l'image, déjà connue, d'un pays hospitalier et essentiellement rural, le portrait de la ville fondée par Gediminas est plus important. Après un séjour à Kaunas et des complications pour franchir la frontière, Simenon est pris en charge par les militaires polonais à Orany<sup>2</sup> (auj. Varėna), puis part à Vilnius. Il reste une semaine dans la ville complètement enneigée, à tel point que, comme à Kaunas, on ne se déplace plus qu'en traîneau, généralement inconfortable et peu avenant.

La cité jouit d'une image mitigée, mélangeant fascination et répulsion. La ville, qui a compté jusqu'à 200 000 habitants, n'en comporte plus, selon Simenon, que 150 000<sup>3</sup>. C'est inexact. Le recensement polonais de 1931 indique 195 000 habitants<sup>4</sup>. Mais il est vrai que la ville a souffert de la Première Guerre mondiale et de ses lendemains<sup>5</sup>. L'écrivain évoque plusieurs quartiers, tout particulièrement le quartier juif. Dans *un homme comme un autre* (1975), le Liégeois parle de ghetto, dont les habitants vivent plus misérablement qu'à Varsovie. Or, il n'y avait pas de ghetto légal et fermé à Vilnius avant la Seconde Guerre mondiale. La zone habitée majoritairement par des Juifs comportait les rues Wielko (aujourd'hui Didžioji), Niemecka (Vokiečių) et Zawalna (Pylimo)<sup>6</sup>. L'animosité entre Juifs et Polonais est signalée. Comme Simenon le fait remarquer dans *Pietr le Letton*, le fait d'être sous régime lituanien ou polonais ne change rien pour les Juifs. Cet antagonisme dépasse les frontières. Dans *Le Locataire* (1934), le Polonais Domb manifeste son hostilité à l'égard d'un des locataires juifs de Vilnius, Moïse Kaler. Un autre point récurrent est la profession de fourreur. Deux personnages, Anna Gorskine dans *Pietr le Letton*, et Mme Irvitch dans la nouvelle *Jeumont, 51 minutes*

*d'arrêt !* (1936), sont parentes de fourreurs. Vilnius, sans être un centre privilégié de cette activité, organisa une foire internationale<sup>7</sup> dans les années 1930<sup>8</sup>. On trouve la dernière évocation du quartier juif dans *Crime impuni* (1954), à travers Élie Waskou, étudiant boursier aidé par une institution juive pour étudier à Liège, dont le père est artisan. La famille vivait rue Osziamanski qui n'existe plus aujourd'hui, près de la synagogue Tagorah.

Simenon évoque rapidement dans un reportage un quartier russe, et plus étonnant, un quartier tatar<sup>9</sup>. Le seul Lituanien ethnique est le personnage central du roman *L'Outlaw* (1941). Stan est un des rares Lituanien de Vilnius et il explique son changement de nationalité à un inspecteur : « *Je suis né à Wilno. Donc, avant la guerre, j'étais russe. Après, nous avons été lithuaniens... Les Polonais sont venus, mais, au fond, nous sommes toujours lithuaniens*<sup>10</sup>. »

Le père de Stan est professeur de mathématiques à l'université. Or, s'il est Lituanien, cela peut sembler étonnant. En effet, la plupart des professeurs lituaniens sont partis vers la nouvelle université de Kaunas, créée en 1922<sup>11</sup>. Il est néanmoins possible qu'il ait été réintégré à l'automne 1939, quand la ville redevient lituanienne. L'université polonaise fut alors fermée, le personnel polonais perdit son emploi et fut remplacé

par du personnel lituanien<sup>12</sup>. De plus, depuis la réouverture de l'université en 1919, qui devient l'Uniwersytet Stefana Batorego, ceux qui veulent y étudier doivent être issus des écoles secondaires polonaises. Cela ne suffit pas toujours, car les Lituaniens sont soumis au *numerus clausus* dans certaines facultés, notamment celle de médecine (matière étudiée par Stan), où leur nombre était limité à deux ou trois personnes<sup>13</sup>. Les Lituaniens étaient peu nombreux à s'orienter



Panorama de Vilnius  
(photo Jan Bulhak).

vers cette discipline, préférant les sciences humaines<sup>14</sup>. On apprend que Sadlak porte une casquette verte à l'université, couleur qui, pour Simenon, est souvent associée au nord de l'Europe, telle la casquette portée par les frères Johannson à l'université de Tartu dans *Pietr le Letton*. Pour le cas de Stan, il pourrait s'agir de la casquette de l'association des étudiants lituaniens fondée en 1927, qui opta en 1929 pour une casquette vert foncé avec un ruban décoré de motifs folkloriques vert jaunâtre, un monogramme doré avec l'abréviation de l'association et les colonnes de Gediminas<sup>15</sup>.

La ville, citée dans plusieurs œuvres, n'est vraiment décrite que dans quelques-unes. Le premier portrait qu'il en dresse dans ses reportages « Frontières » et « À Vilna, où les filles sont prêtes à s'expatrier pour se constituer plus rapidement une dot » n'est guère flatteur. La ville est triste et désolée pour Simenon. Elle est surtout composée de grandes maisons tristes,



Porte de l'Aurore à Vilnius  
(photo Jan Buřhak).

Varsovie, où il faut payer à l'avance le chasseur pour un journal, ou le petit-déjeuner au lit lorsque le maître d'hôtel l'apporte. Il logea dans une grande chambre aux murs blanc et or, avec un salon vraiment qualifié de royal. Un élément qui semble avoir marqué Simenon est la cheminée en faïence, qu'on retrouve dans sa nouvelle de 1939 et son roman de 1941. Dans ce dernier, Simenon fait vivre Stan et son père à proximité de la chapelle d'Ostra Brama (Porte de l'Aurore). Or, il s'agit de la partie la plus polonaise de la ville<sup>18</sup>. Il discute alors à l'hôtel avec un homme rencontré dans le train, lequel est venu recruter des jeunes femmes pour des emplois de bonnes ou de prostituées. Ce dernier en profite pour tenter une autre affaire : l'achat à une église en ruine de tapisseries des Gobelins pour 100 000 francs, ce qui permettrait de la restaurer (nous n'avons pas trouvé l'église en question). Il va ensuite faire un tour avec Simenon dans le quartier juif, puis dans un village pour y recruter des filles. Simenon rencontra également des officiers polonais – sans doute des officiers du XIII<sup>e</sup> régiment d'uhlans de Vilna<sup>19</sup>, qu'il avait vus en manœuvre avec la troupe sur la colline.

Dans un premier temps, l'évocation de la Lituanie et de Vilnius dans les reportages et romans de Simenon est intéressante en plusieurs points. Tout d'abord, sur le plan de l'œuvre journalistique, qui rappelle certains aspects (misère, détresse humaine, traite des Blanches) de celle de son « mentor » et ami<sup>20</sup> Albert Londres. Je pense en particulier à *Le Juif errant est arrivé*, qui évoque, lui, Lwow (auj. Lviv) et Varsovie<sup>21</sup>. Ensuite, Simenon donne de précieuses informations sur la ville de Vilnius pendant la période polonaise, telle

dont les vitres cassées sont remplacées par du carton (ils seraient là depuis au moins six ans selon lui) et dont l'intérieur se compose de dorures éteintes et de tapis fanés. Les rues comme les maisons souffrent du manque de réparations. L'auteur signale que les distractions sont rares dans la ville, où il n'y a que deux cinémas qui ne passent que des films muets. Dans la nouvelle *Les mystères du Grand Saint-Georges* (1939), le personnage principal arrive de Varsovie par le train. Il descend dans le meilleur hôtel de la ville, le Grand Saint-Georges, qui se trouvait à l'actuel n°210, avenue Gediminas<sup>16</sup> (rue Adam Mickiewicz sous la période polonaise)<sup>17</sup>. C'est sans doute un souvenir du voyage de Simenon en 1933. Ce dernier ne vante pas les pratiques de l'hôtel, comparables à celles de l'hôtel de

cette rue Oszmianski, et sur les conditions de vie des Juifs. De plus, il permet de mettre en lumière les tensions polono-lituanienues. Enfin, sur le plan des œuvres de fiction, ses romans sont sans doute parmi les rares récits franco-phones d'avant-guerre à parler des Juifs de Vilnius et de la Lituanie, les œuvres de fiction sur le sujet datant plutôt d'après la Seconde Guerre mondiale<sup>22</sup>.

Dans un deuxième temps, des reproches peuvent être adressés à Simenon : le premier est de n'évoquer que superficiellement l'antisémitisme à Vilnius. Quant à celui de Simenon<sup>23</sup>, il est parfois difficile de le déceler. Ce dernier, « ordinaire », est latent. De plus, il se mélange avec la curiosité – et sans doute l'exagération – propre au récit de voyage. Ensuite, on peut désapprouver son manque de lucidité et son cynisme<sup>24</sup>. Enfin, on peut regretter que l'auteur se concentre essentiellement sur la communauté juive, au détriment des autres populations de la ville.

On peut se demander pour finir quel a été l'impact de cette représentation de la Lituanie. Il est possible que l'œuvre de Simenon journaliste, qui évoque le plus la Lituanie et Vilnius, ait suscité moins d'intérêt que l'œuvre romanesque, et ce pour plusieurs raisons. Comme le rappelle Francis Lacassin, l'œuvre journalistique a échappé aux lecteurs en raison « du caractère éphémère qui frappe l'article de journal : publié et quelquefois démodé dès le lendemain ; rapidement introuvable<sup>25</sup>. » Le sujet a peut-être suscité moins d'intérêt que la situation en Allemagne ou l'interview de Trotski. De plus, cette image est assez négative, dans le sens où les personnages sont des marginaux toujours à la limite de la légalité. Ils sont empreints de certains clichés, qui ne sont pas propres aux Litvaks, mais aux Juifs et aux étrangers en général. En outre, l'œuvre de Simenon évoquant la république et sa capitale perdue eut sans doute un impact limité pour les raisons suivantes : la présence d'une communauté juive pouvait sans doute faire écho - du moins pour les lecteurs parisiens ou de grandes villes - à certains éléments du décor de la vie quotidienne à Paris, comme Simenon le fera dans la nouvelle *Moss et Hoch* (1933), dans laquelle un restaurant juif de la rue Vieille-du-Temple est évoqué. On trouve une référence similaire dans *Maigret se défend* (1964) : « *La rue des Francs-Bourgeois, dans le quartier du Marais, conservait encore quelques hôtels historiques qui abritaient maintenant une foule de ménages besogneux, petits artisans pour la plupart, beaucoup originaires de Pologne, de Hongrie ou de l'ancienne Lituanie*<sup>26</sup>. »

La présence de plusieurs nationalités et le statut de Vilnius entraînent d'ailleurs une confusion sur l'origine des personnages. De plus, *L'Outlaw*, sans doute l'œuvre qui fait le plus référence à la Lituanie, est publié en 1941 (mais écrit en 1939), au moment où les préoccupations sont ailleurs, et la Lituanie ayant été annexée entre-temps à l'URSS. Quant aux Lituanienus eux-mêmes, ils n'ont connu aucune œuvre de Simenon concernant leur pays, même traduite, hormis *Pietr le Letton*.

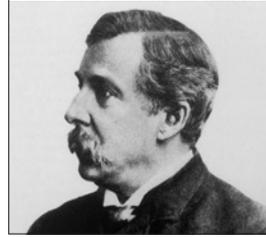
Notes de l'auteur :

- <sup>1</sup> On les retrouve évoquées de manière inégale dans *Pietri le Letton*, (1931), dans *Les fiançailles de M. Hire* (1933), *Mass et Hoch* (1933), *Mon ami l'Auvergnat et le Lituanien qui n'avait jamais assez mangé* (1935), *Stan le tueur* (1938), *Les mystères du Grand Saint-Georges* (1939), dans *Le destin de M. Saft* (1940), *L'Outlaw* (1941), *Pedigree* (1948), *Le petit restaurant des Ternes* (1948), *Crime impuni* (1954) et dans *Un homme comme un autre* (1975). Il faut également citer ses reportages « Frontières » (n°105, 25 mars 1933) et « Vive la Pologne, monsieur ! » (n°106, 1er avril 1933), de la série « Europe 1933 » dans *Voilà*. La liste comprend aussi « À Vilna, où les filles sont prêtes à s'expatrier pour se constituer plus rapidement une dot » (04 avril 1934) de la série de reportages « Peuples qui ont fait » publiés dans *Le Jour*.
- <sup>2</sup> Piotr Losowski, *Siosunki Polsko-litewskie, 1921-1939*, Warszawa, Instytut Historii PAN, 1997 [1977], p.190.
- <sup>3</sup> Georges Simenon, *Mes apprentissages. Reportages, 1931-1946*, Édition critique par Francis Lacassin Paris, Omnibus, 2001 [1976], p.775.
- <sup>4</sup> W. Parker Mauldin, Donald S. Akers, *The Population of Poland*, Washington, U.S. Government Printing Office, 1954 (International Population Statistics Reports, P-90, n°4), p.155.
- <sup>5</sup> Theodore R. Weeks, « Vilna, Wilno, Vilnius, 1863-1939 : une étude de cas sur les cultures parallèles et sur « l'Autre » invisible », in *Revue germanique internationale*, n°11 (2010), p.79-102.
- <sup>6</sup> Theodore R. Weeks, « Vilna, Wilno, Vilnius, 1863-1939 : une étude de cas sur les culturelles parallèles et sur « l'Autre » invisible », *Op.cit.*, p.79-102.
- <sup>7</sup> Leonard Tushnet, *Les comptables de la mort*, Paris, Éditions France-Empire, 1975, p.220.
- <sup>8</sup> Franck Louis Schoell, *Pologne, 1919-1939*, vol.II, Vie économique, Neuchâtel, La Baconnière, 1946, p.453.
- <sup>9</sup> Tamara Bairašauskaitė, Egdūnas Raciūnas, « Lithuania », in : Jørgen S. Nielsen, Aminah McCloud, Jörn Thielmann, *The Muslim Tatar minorities in the Baltic Sea Region*, Leiden / Boston, Brill, 2015 (Muslim minorities, 20), p.21-45 ; Ataullah Bogdan Kopański, « Muslim Communities of the European North-Eastern Frontiers: Islam in the Former Polish Lithuanian Commonwealth », in : Christoph Marcinkowski (éd.), *The Islamic Word and the West. Managing Religious and Cultural Identities in the Age of Globalisation*, Berlin-Wien, Lit Verlag ; Kuala Lumpur, The Asia-Europe Institute, University of Malaya, 2009, p. 85-108. On trouve une petite communauté de Tatars, descendants de soldats professionnels au service du Grand-duché de Lituanie à la fin du XIV<sup>e</sup> et au début du XV<sup>e</sup> siècle, ou de prisonniers de guerre musulmans. Dans l'entre-deux-guerres, les Tatars étaient plus nombreux en Pologne (5000) qu'en Lituanie (moins de 1000). La ville était le centre culturel, éducatif et religieux de la diaspora tatar. Il y fut fondé de nombreuses institutions religieuses et culturelles (journal, musée, ...). Les Tatars étaient installés dans la zone de Vilnius-Lukizski, où on trouvait plusieurs mosquées en bois, la plupart détruites sous la période communiste.
- <sup>10</sup> Georges Simenon, *L'Outlaw*, Paris, Gallimard, 2010 [1941] (Folio policier, n°640), p.43.
- <sup>11</sup> Mindaugas Tamošaitis, « The Revival of National Education », in : Marius Iršėnas, Tojana Raciūnaitė, *The Lithuanian Millennium: History, Art and Culture*, Vilnius, Vilnius Academy of Arts press, 2015, p.501-511.
- <sup>12</sup> Tomas Balkelis, « Nation State, Ethnic Conflict, and Refugee in Lithuania, 1939-1940 », in : Omer Bartov, Eric D. Weitz, *Shatterzone of Empires. Coexistence and Violence in the German, Habsburg, Russian and Ottoman Borderlands*, Bloomington ; Indianapolis, Indiana University Press, 2013, p.243-258.
- <sup>13</sup> Jonas Kubilius, *A Short History of Vilnius University*, Vilnius, Mosklas, 1979, p.131.
- <sup>14</sup> Tomasz Blaszczyk, « Lithuanian Students at Stefan Batory University: Creating New Lithuanian Elites in interwar Vilnius », in : *Yearbook of the Institute of East-Central Europe*, vol. XV, n°3 (2017), p.185-206.
- <sup>15</sup> *Ibidem*.
- <sup>16</sup> Tomas Venclova, *Vilnius. City guide*, III<sup>e</sup> édition, Vilnius, R.Paknio leidykla, 2002, p.187.
- <sup>17</sup> Ellen Cassidy, *We Are Here, Memories of the Lithuanian Holocaust*, Lincoln / London, University of Nebraska Press, 2012, p.95.
- <sup>18</sup> Weeks, *Op.cit.*, p.79-102.
- <sup>19</sup> Julia Eichenberg, « Civilians to Soldiers : Poland and Ireland after the First World War » in : Robert Gerwarth, John Horne, *War in Peace. Paramilitary Violence in Europe after the Great War*, Oxford, Oxford University Press, 2012, p.184-200.
- <sup>20</sup> Francis Lacassin, *Conversations avec Simenon*, Monaco, Éditions du Rocher, 2002 [1990], p.133.
- <sup>21</sup> Albert Londres, *Le Juif errant est arrivé*, Paris, Arléa, 2010 [1930], p.119-151.
- <sup>22</sup> Philippe Edel, « Les Juifs de Lituanie à travers les livres en français : une bibliographie raisonnée », in : *Cahiers lituaniens*, n°10 (2009), p.40-48.
- <sup>23</sup> Pierre Assouline, *Simenon. Biographie*, Paris, Julliard, 1992, p.30-31, 46-80 ; Jacques-Charles Lemaire, « D'une guerre à l'autre : l'opportunisme de Georges Simenon », in : *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique*, n°80 (2002), p.97-135. L'écrivain est le fruit de son milieu et de son époque. Dès son enfance, Simenon est confronté aux Juifs, à qui sa mère loue des chambres et avec lesquels il a des rapports mitigés. De plus, son origine sociale (petite bourgeoisie catholique) et ses débuts de journaliste à la très catholique *Gazette de Liège* (dans laquelle il rédigera des articles sur le « Péril juif ») l'ont également influencé. Plus tard, Simenon mettra en avant dans les journaux la présence d'israélites dans le monde du cinéma et de la presse. Néanmoins, à la fin de sa vie, il dira qu'il entretenait de bons rapports avec ses locataires et des amis juifs (tout en faisant la distinction entre les Juifs assimilés et les autres). Jacques Charles Lemaire souligne les limites de l'antijuïdisme de Simenon, en évoquant son attitude pendant la Seconde Guerre mondiale : « Sans s'impliquer le moins du monde dans le camp de la répression contre les Juifs, il n'abdique rien de son antisémitisme, une attitude largement partagée par les consciences de l'époque ».
- <sup>24</sup> Benoît Denis, « Simenon (Georges), Mes Apprentissages. Reportages 1931-1946 », in : *Textyles*, n°20 (2001), p.147-148.
- <sup>25</sup> Francis Lacassin, *Conversations avec Simenon, Op.cit.*, p. 30.
- <sup>26</sup> Georges Simenon, *Maigret se défend*, Paris, Presses de la Cité, 2014 [1964] (Collection Folio), p.168.

# Karl Trübner (1846-1907), éditeur à Strasbourg d'ouvrages de linguistique lituanienne

Philippe Edel

Si l'histoire des peuples baltes intéressa pendant longtemps les universitaires français seulement à travers l'étude des politiques des grandes puissances voisines et des conflits qui les ravagèrent, les langues de ces petites nations eurent la bonne fortune de recevoir au XIX<sup>e</sup> siècle en France l'attention de grands linguistes, tels Ferdinand de Saussure et Antoine Meillet, grâce aux travaux de l'école allemande, notamment de August Schleicher et August Leskien, ainsi qu'au développement de la linguistique comparée<sup>1</sup>. Parmi les principaux éditeurs de ces précurseurs d'outre-Rhin figure la maison d'édition Karl J. Trübner, implantée à Strasbourg. Entre 1872 et 1905, cet éditeur publia en effet de nombreux ouvrages consacrés à la linguistique indo-européenne, dont trois œuvres majeures spécifiquement consacrées au lituanien : *Litauische Volkslieder und Märchen aus dem preussischen und dem russischen Litauen* (Chants populaires et contes de fées lituaniens de la Lituanie prussienne et russe, 1882) de August Leskien et Karl Brugmann, *Das litauische Präteritum* (Le prétérit lituanien, 1891) et le *Handbuch der litauischen Sprache* (Manuel de la langue lituanienne, 1897) d'Oskar Wiedemann.



Karl Ignaz Trübner.

Dans le domaine du livre, un lien avait déjà existé dans un passé plus ancien entre Strasbourg et la Lituanie. C'est dans un recueil de prières imprimé à Strasbourg en 1503 que fut trouvé le plus ancien texte lituanien manuscrit connu<sup>2</sup>. C'est également à Strasbourg, en 1513, que fut imprimée, en latin, la première carte d'Europe où figure le nom de Vilnius<sup>3</sup>. Strasbourg, où Gutenberg inventa l'imprimerie, était à l'époque l'un des plus importants centres de l'impression dans le Saint-Empire et en Europe<sup>4</sup>.

Quant à l'activité éditoriale de Trübner, elle est intimement liée au nouveau destin de Strasbourg, devenue en 1871 la capitale du Reichsland d'Alsace-Lorraine après sa cession par le traité de Francfort au nouvel Empire allemand. Né en 1846 à Heidelberg, donc dans le grand-duché de Bade voisin, Karl Ignaz Trübner<sup>5</sup> grandit dans une famille aux multiples talents artistiques. Son père Georg était orfèvre et son frère aîné, Wilhelm, devint peintre. Cependant, sous l'influence de son oncle Nikolaus (Nicholas) Trübner, libraire et éditeur réputé à Londres, c'est le monde des livres qui l'attira. Après avoir appris pendant un an le français et l'anglais à l'institut Dietrich à Genève, il fit son apprentissage de libraire dans sa ville natale de Heidelberg et apprit le latin et le grec avant d'aller s'initier à l'édi-



tion à Leipzig, dans la célèbre maison Brockhaus. En 1866, il partit rejoindre pendant cinq ans son oncle dans la capitale britannique, où celui-ci s'était implanté depuis 1843. Là, le jeune Karl apprit véritablement les ficelles du métier d'éditeur scientifique, avec un intérêt marqué pour la linguistique. Son oncle s'était rendu à plusieurs reprises aux États-Unis et avait noué des liens étroits avec de grands écrivains et éditeurs américains, à une époque où l'édition prit son essor outre-Atlantique. Dès 1855, Nikolaus avait publié le *Trübner's Bibliographical Guide To American Literature* (Guide bibliographique de la littérature américaine) et édité l'ouvrage de son ami Hermann Ludewig sur

la littérature des langues autochtones américaines. Parallèlement, il consacra un grand intérêt aux études orientales auquel il associa son neveu, notamment à l'édition de la revue *Trübner's American and Oriental Record*, dont le premier numéro mensuel avait paru en 1865 et qui permit pendant plusieurs décennies aux chercheurs orientalistes du monde entier de suivre l'état des recherches dans leur domaine<sup>6</sup>.

En 1870, Nikolaus Trübner répondit à l'appel de quarante-sept personnalités (bibliothécaires, libraires, éditeurs, représentants du monde savant) en faveur de la refondation de la bibliothèque de Strasbourg, après sa destruction par un incendie lors du siège de la ville. Relayé par la presse allemande et internationale, l'appel initié par le bibliothécaire Karl August Barack<sup>7</sup> eut un retentissement considérable et aboutit à l'envoi d'importants dons d'ouvrages provenant d'Europe mais aussi d'Amérique et d'Asie. Nikolaus Trübner coordonna les donations venues des pays anglo-saxons<sup>8</sup>. Suite au succès de cette action, il fut sollicité pour créer une succursale à Strasbourg afin de pouvoir continuer à travailler avec la nouvelle Bibliothèque impériale universitaire et régionale (KULBS, aujourd'hui BNU) et l'université en voie de création. C'est finalement son neveu Karl qui se lança dans l'aventure, à 28 ans, en y ouvrant une librairie à son propre compte en 1872, d'abord place Gutenberg, puis en 1873 au 9 place de la Cathédrale, dans un grand immeuble de quatre étages datant de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dont il se porta acquéreur<sup>9</sup>. Situé à l'angle de la rue Mercière, l'immeuble fait face à la grande façade de la cathédrale. À ce prestigieux emplacement, Karl Trübner installa au rez-de-chaussée sa librairie, en association à partir de 1891 avec le libraire E. d'Oleire, et occupa le 1<sup>er</sup> étage pour sa maison d'édition et le 2<sup>e</sup> pour son appartement privé.

En s'implantant à Strasbourg en 1872, Karl Trübner profita de la dynamique résultant de la création de la nouvelle université impériale, la Kaiser-Wilhelms-Universität. Seule université ayant un statut impérial en Allemagne, elle fonda son fonctionnement d'une part selon la tradition allemande de la *Lehrfreiheit* (liberté de programme des professeurs) et de la *Lernfreiheit* (liberté de choix des étudiants), et d'autre part sur le nouveau modèle humboldtien associant étroitement

l'enseignement et la recherche. Très généreusement dotée en moyens, elle fut pourvue de nouveaux bâtiments spacieux et d'instituts scientifiques remarquablement bien équipés qui attirèrent des enseignants et des chercheurs jeunes et ambitieux – la moyenne d'âge était de 39 ans<sup>10</sup> – dans de nombreuses disciplines nouvelles. On ne s'étonnera pas que douze personnalités y ayant étudié ou travaillé entre 1872 et 1918 aient reçu un prix Nobel<sup>11</sup>. Strasbourg se trouvant désormais située à l'extrémité occidentale de l'empire et de l'Europe centrale, son université attira un nombre croissant d'étudiants étrangers, notamment des Autro-Hongrois et des sujets de l'Empire russe, dont de nombreux Germano-Baltes. Des liens se tissèrent entre les universités et les corporations d'étudiants de Strasbourg et leurs homologues de l'Est, en particulier de Königsberg<sup>12</sup>. L'université de cette ville a toujours été un haut lieu culturel pour les Lituaniens, depuis l'impression du premier livre en lituanien (*Catechismus* de Martynas Mažvydas) en 1547 à Königsberg et surtout depuis la création en 1718 auprès de l'université du *Litauische Seminar* où la langue lituanienne fut enseignée pour la première fois en tant que discipline indépendante dans l'enseignement supérieur. La bibliothèque universitaire de Königsberg disposait d'un important fonds d'ouvrages sur la Lituanie, dont de nombreux doubles ont été donnés à Strasbourg suite à l'appel de 1870. La bibliothèque de Strasbourg semble avoir continué à être dépositaire de dons liés à la Lituanie, comme la thèse de doctorat en philosophie de la Lituanienne Vera Bakšytė, soutenue à l'université de Königsberg en 1930<sup>13</sup>.

C'est sur ce formidable terreau scientifique et sur les liens développés à l'Est par les universitaires strasbourgeois que s'appuya Karl Trübner. S'inspirant directement de son expérience londonienne, de l'esprit d'ouverture cultivé par son oncle et de la passion de celui-ci pour la philologie, l'archéologie et l'histoire, il développa progressivement une ligne éditoriale axée sur les thématiques de la linguistique notamment indo-européenne, les découvertes scientifiques et le patrimoine linguistique et culturel germanique local, en l'occurrence alsacien.

C'est avec la linguistique et l'étude des langues indo-européennes, en plein essor, que Karl Trübner assit sa réputation d'éditeur scientifique. Outre les trois études lituaniennes déjà citées, il publia plus d'une centaine d'ouvrages relatifs à cette récente discipline universitaire, et presque autant consacrés aux langues orientales. Parmi les publications les plus significatives de l'éditeur, il convient de citer *Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen* (Principes de la grammaire comparée des langues indo-européennes), un ouvrage majeur du linguiste Karl Brugmann, professeur titulaire de la chaire des langues indo-européennes à l'université de Leipzig ; édité en cinq volumes entre 1897 et 1900, il connut de nombreuses réactualisations, la dernière datant de 1970. On signalera aussi *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* (Dictionnaire étymologique de la langue allemande) du philologue et lexicologue Friedrich Kluge, édité pour la première fois en 1883 et constamment réactualisé, sa dernière édition (la 25<sup>e</sup>) datant de 2011. D'autres sommités de la linguistique furent éditées

par lui, tels Berthold Delbrück, Gustav Gröber, Hans Jacobsthal, Wilhelm Streitberg, Albert Thumb, Benjamin Ide Wheeler. Trübner lança et édita également de nombreuses revues, dont son célèbre *Minerva : Jahrbuch der gelehrten Welt* (Minerva. Annuaire du monde savant), dont la parution fut poursuivie à Berlin après 1920, et la *Zeitschrift für Physiologische Chemie* (Journal de chimie physiologique), toujours publiée, désormais en anglais sous le nom *Biological Chemistry*. Trübner considérait que « *l'alliance avec des savants dans un but commun est l'essence même du métier d'éditeur*<sup>14</sup> ».

Son implantation en Alsace incita Trübner à participer par ailleurs au développement culturel de sa région d'adoption. Il publia ainsi de très nombreux alsatiques dans les domaines linguistique, architectural et même juridique – publications savantes, monographies, dictionnaires, périodiques<sup>15</sup>. Éditeur très prolifique, il publia aussi en français et en anglais des guides touristiques illustrés de Strasbourg, de sa cathédrale, des Vosges, des traductions allemandes d'auteurs classiques européens (Cervantes, Chaucer), ainsi que des ouvrages de philologie et de littérature comparée, également en français (Louis-P. Betz, Fernand Baltensperger) ou en anglais (John Morris, Francis A. Wood). Son catalogue pour la période 1872-1913 comprend plus 1 300 titres<sup>16</sup>. Près d'un tiers de sa production était exporté, principalement vers l'Autriche-Hongrie, la Grande-Bretagne et les États-Unis<sup>17</sup>.

Investi dans plusieurs sociétés savantes et associations culturelles strasbourgeoises, cet « *ami des livres et des arts*<sup>18</sup> » fit l'acquisition à titre personnel de nombreuses toiles de maîtres anciens – Botticelli, Rembrandt, Jacob van Ruisdael, Jan Steen, Teniers le Jeune... – qu'il légua au musée des Beaux-Arts de la ville, ainsi que la somme de 250 000 marks pour l'acquisition d'autres œuvres. C'est aussi grâce à l'entremise de Karl Trübner que la Bibliothèque nationale de Paris rendit à la bibliothèque de Heidelberg, en 1888, le célèbre Codex Manesse, un des plus grands recueils manuscrits de poésie lyrique allemande du XIV<sup>e</sup> siècle qui y avait

échoué à la suite de la guerre de Trente ans. Dans la belle villa néo-régionaliste à colombages qu'il se fit construire entre 1903 et 1904 au 41 rue Schweighaeuser à Strasbourg, il fit représenter sur les montants et les allèges des fenêtres un archer inspiré du tireur d'arc troyen, avec la devise « *Wie du kannst, so wolle* » (Vouloir, c'est pouvoir) qui servit de marque d'éditeur pour sa maison d'édition, ainsi que trois consoles en bois avec des personnages sculptés tenant des livres. On notera que c'est presque en face de cette maison, toujours appelée villa Trübner, que – petit clin d'œil de l'Histoire – s'est



implantée depuis vingt ans (décembre 2000) la Représentation Permanente de la Lituanie auprès du Conseil de l'Europe. À sa mort, en 1907, sa maison d'édition fut reprise par l'éditeur berlinois Walter de Gruyter, avec lequel il était déjà associé depuis 1906, qui reprit son catalogue et qui continue encore de nos jours – comme

vu plus haut – à rééditer ses titres les plus marquants. Dans son testament, Karl Trübner fit don de tous ses biens à la Ville de Strasbourg, y compris les deux immeubles cités. Il est inhumé auprès de sa femme Klara au cimetière Saint-Louis, dans le quartier de la Robertsau. La ville se montra à son tour reconnaissante en donnant son nom à la voie créée en 1913 dans le nouveau quartier de l’Orangerie, dans le prolongement de la rue où vivait le célèbre libraire-éditeur. On notera que c’est l’une des rares voies de Strasbourg nommée en l’honneur d’un Allemand venu s’implanter en Alsace après 1870 qui ne fut pas débaptisée par les autorités françaises en 1919.



Les consoles en bois de la Villa Trübner.

Notes de l’auteur :

- <sup>1</sup> Julien Gueslin, « Palimpsestes baltiques : le rôle des milieux universitaires français dans l’élaboration et la “survie” de savoirs sur les pays baltiques au XX<sup>e</sup> siècle », in : Antoine Marès (dir.), *La France et l’Europe médiane. Construction des savoirs savants*, Paris, Institut d’Etudes Slaves, 2019, p. 118.
- <sup>2</sup> Texte manuscrit en lituanien du “Pater Noster” inséré dans l’exemplaire du recueil *Tractatus sacerdotalis*, (Strasbourg, 1503) conservé à la bibliothèque du couvent des Bernardins à Vilnius.
- <sup>3</sup> N. Cusanus, « Tabula moderna Sarmatia Eur. » dans la réédition de la *Geographia* de Claudius Ptolémée, Strasbourg, 1513.
- <sup>4</sup> À titre de comparaison, ce n’est qu’en 1547 que fut publié le célèbre *Catechismus* de Martynas Mažvydas considéré comme le premier ouvrage imprimé en langue lituanienne.
- <sup>5</sup> François-Joseph Fuchs, « Trübner, Karl Ignaz », *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne*, Strasbourg, Fédération des sociétés d’histoire et d’archéologie d’Alsace, 2001, Tome 39, p. 3915-3916.
- <sup>6</sup> Stanley Lane-Poole, « Trübner, Nicholas », in : *Dictionary of National Biography, 1885-1900*, Londres, Smith, Elder & Co, Volume 57, p. 282-293.
- <sup>7</sup> Karl August Barack était le conservateur-en-chef de la Fürstlich Fürstenbergische Hofbibliothek (Bibliothèque princière de la maison des Fürstenberg) à Donaueschingen, l’une des plus grandes et des plus importantes bibliothèques nobiliaires en Allemagne. Il deviendra le premier administrateur de la nouvelle Kaiserliche Universitäts- und Landesbibliothek zu Strassburg (KULBS, Bibliothèque impériale universitaire et régionale à Strasbourg), aujourd’hui Bibliothèque nationale et universitaire (BNU).
- <sup>8</sup> Émilie Oleron Evans, « Trübner, Karl », in : Roland Recht, Jean-Claude Richez (dir.), *Dictionnaire culturel de Strasbourg 1880-1930*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2017, ici page 537.
- <sup>9</sup> Il acquit l’immeuble, construit en 1778, au prix de 145 000 francs, en déboursant immédiatement la somme de 27 500 francs et en hypothéquant le bien pour 117 500 francs qu’il remboursa avant 1877. Je remercie Jean-Michel Wendling, fondateur du site <http://maisons-de-strasbourg.fr/nf/> pour ces précisions.
- <sup>10</sup> Philippe Edel, « L’Université de Strasbourg et la Lituanie durant l’entre-deux-guerres », in : *Historia Universalis in Lithuania*, Lietuvos edukologijos universiteto leidykla, Vilnius, 2017, Tome 3, p. 182-199
- <sup>11</sup> Dictionnaire culturel de Strasbourg, *op. cit.*, p. 437.
- <sup>12</sup> Audrey Kichilewski, Ségolène Plyer, « L’Université de Strasbourg, avant-garde et relais des savoirs sur l’Europe médiane. 1870-1970 », in : Antoine Marès (dir.), *La France et l’Europe médiane. Construction des savoirs savants*, Paris, Institut d’Etudes Slaves, 2019, p. 118.
- <sup>13</sup> Philippe Edel, « Vera Bakšytė, langue et survie d’un peuple », in : *Revue de la BNU*, Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire, novembre 2017, n°16, p. 72-75.
- <sup>14</sup> Émilie Oleron Evans, *op. cit.*, p. 538.
- <sup>15</sup> Parmi les périodiques, on citera *Straßburger Studien*, *Alsatischen Studien*, *Elsässische Litteraturenedenkmäler*, *Schriften der Wissenschaftlichen Gesellschaft in Straßburg*, *Gesetzgebung von Elsass-Lothringen*.
- <sup>16</sup> *Verlagskatalog von Karl J. Trübner, 1872-1913*, Strasbourg, 88 pages.
- <sup>17</sup> Anne-Katrin Ziesak, « Karl J. Trübner », in : *Walter de Gruyter Publishers 1749-1999*, Berlin-New York, W. de Gruyter, 1999, ici page 169.
- <sup>18</sup> Suzanne Braun, *Strasbourg en détails*, Éditions Beau Regard, 2019, page 133.

# La connaissance de la phonétique historique du lituanien chez Franz Bopp (1830) et Antoine Meillet (1922)

Jean-Pierre Levet

La naissance de la grammaire comparée des langues indo-européennes date de la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>. C'est, en effet, à cette époque que fut découverte l'existence de la parenté génétique unissant principalement le sanskrit, le persan, le latin et les langues romanes qui en sont issues, le grec, le balte (lituanien, lette, vieux-prussien<sup>1</sup>), le slave<sup>2</sup>, le germanique<sup>3</sup> et le celtique<sup>4</sup>. Ce n'est que dans le premier quart du XX<sup>e</sup> s. que l'on complètera la famille avec le tokharien<sup>5</sup> et le hittite<sup>6</sup>.

Lorsque le linguiste Franz Bopp publia à Berlin en 1830 son *Glossarium Sanscritum* suivi d'un *Synopsis Radicum* (que l'on citera désormais en abrégé *SR*), on ne savait donc que depuis peu que certaines langues de l'Europe et de l'Orient (Inde, Perse) étaient apparentées entre elles en tant que descendantes d'une même langue-mère, que certains identifiaient alors au sanskrit, alors que l'on ne tarderait pas à s'apercevoir que ce dernier était également une langue-fille du véritable ancêtre, non attesté, mais reconstituable par des comparaisons, que nous appelons aujourd'hui en français indo-européen. Dans de telles conditions, on pourrait supposer que le lituanien, si proche par bien des aspects du sanskrit<sup>7</sup>, occupe une place exceptionnelle dans le *SR* de F. Bopp. Or, comme on le constatera, ce n'est pas tout à fait le cas, car F. Bopp aurait pu rédiger une liste plus étendue avec d'autres rapprochements plus ou moins manifestes.

En revanche, moins d'un siècle plus tard, en 1922, lorsque le linguiste français Antoine Meillet rédigea son *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*<sup>8</sup>, il accordera au lituanien l'importance qui doit légitimement lui revenir et montrera ainsi l'intérêt majeur de son témoignage, après avoir établi que si les branches slave et balte sont proches l'une de l'autre, cette proximité bien réelle ne permet pas de retenir l'hypothèse de l'existence d'un rameau balto-slave issu de l'indo-européen, mais celle de deux rameaux distincts.

Cela ayant été exposé, on se propose d'étudier d'abord les formes lituaniennes citées par F. Bopp avec la graphie mal assurée qui est la leur, puis, dans un second temps, les caractères généraux (phonétiques, morphologiques, lexicaux) du lituanien exposés dans une perspective de comparaison génétique. On souhaite ainsi attirer l'attention sur l'apport de la magnifique langue de la Lituanie, dont on ne doit moins que jamais cesser de solliciter les témoignages, y compris ceux de ses multiples dialectes et micro-dialectes, pour faire progresser notre connaissance de la proto-langue-mère indo-européenne dans sa réalité reconstruite et dans ses

liens avec ses voisins eurasiatiques, puisque ce nouveau domaine de recherche est désormais ouvert<sup>9</sup>.

En 1830, l'on ignorait encore et pour longtemps l'existence de certaines composantes du système phonétique de l'indo-européen (les labiovélares, que nous représentons par \*k<sup>w</sup>, \*g<sup>w</sup>, \*g<sup>w</sup>h, les laryngales, \*H<sub>1</sub>, \*H<sub>2</sub>, \*H<sub>3</sub>, les voyelles d'appui, soit °, qui se développent de manière contingente dans un groupe de consonnes initial de syllabe etc.) ; en revanche, l'étude du sanskrit avait permis la découverte des occlusives sonores aspirées, \*gh, \*dh, \*bh à côté des sonores \*g, \*d, \*b, et des sourdes \*k, \*t, \*p correspondantes. Les principes régissant la structure des radicaux<sup>10</sup> (racines et bases) étaient inconnus. C'est à cette époque-là que F. Bopp a posé quatorze racines sanskrites<sup>11</sup> pour lesquelles il retient un rapprochement avec des formes lituanien servant à illustrer la parenté étymologique enseignée. On les présentera telles qu'elles apparaissent dans le *SR* et l'on ajoutera entre parenthèses les racines telles que l'on sait les reconstruire aujourd'hui en renvoyant pour leur extension dans les langues de la famille au dictionnaire de J. Pokorny, *IEW*<sup>12</sup>.

Racine 1 **dā** : skt *dadāti* « il donne », lituanien *dudu*, *dumi*, grec *δίδωμι*, latin *dare*<sup>3</sup> (I.E. \*deH<sub>3</sub>-/\*dH<sub>3</sub>- « donner », avec lituanien *dúomi*, *dúoti*)<sup>14</sup>.

Racine 2 **dhā** : skt *dadhāti* « il pose », « il place », lituanien *dedu*, *demi*, grec *τίθημι*<sup>15</sup> (I.E. \*dheH<sub>1</sub>-/\*dhH<sub>1</sub>- « poser », « placer », « faire », avec lituanien *dėti*, *dedù*)<sup>16</sup>.

Racine 3 **i** : skt *eti* « il va », lituanien *eĩmi*, grec *ἵμην*, latin *imus*<sup>17</sup> (I.E. \*H<sub>1</sub>ey-/\*H<sub>1</sub>iy- « aller », avec lituanien *eĩmi*)<sup>18</sup>.

Racine 4 **bhī** : skt *bhāyate* « il craint », lituanien *bijau*<sup>19</sup> (I.E. \*bheyH-/\*bhiH-d'où \*bhī-, avec lituanien *bijoti*)<sup>20</sup>.

Racine 5 **plu** : skt *plavate* « il flotte », « il nage », lituanien *plaukiu*, grec *πλέω* « je navigue »<sup>21</sup> (I.E. \*ple/ow-/\*plu- « se déplacer sur l'eau » avec un possible élargissement \*k, d'où lituanien *plaukti* « nager »)<sup>22</sup>.

Racine 6 **śru** (< \*klu)<sup>23</sup> : skt *śrīṇoti* « il entend », « il écoute », lituanien *klausau*<sup>24</sup> (I.E. \*kle/ow-/\*klu- « entendre », « écouter », avec adjonction d'un morphème de désidératif et une évolution sémantique dans lituanien *klausti* « je veux entendre », d'où « je demande », *klausyti* « écouter »)<sup>25</sup>.

Racine 7 **sad** : skt *sīdati* « il est assis », lituanien *sedmi*, latin *sedeo*, grec *ἕζομαι*, gotique *satjan*<sup>26</sup> (I.E. \*sed- « s'asseoir », « être assis » avec lituanien *sėdėti*)<sup>27</sup>.

Racine 8 **budh** : skt *budhāyate* « il s'éveille », lituanien *bundu* et diverses formes approximatives : *buddeĵau*, *buddīnu*, gotique *budum*<sup>28</sup> (I.E. \*bhe/oudh-\*budh- « s'éveiller », « s'informer », avec lituanien *bundū*, *būsti*)<sup>29</sup>.

Racine 9 **jan** : skt *jāyate* « il naît », *janah* (= *janas*) lituanien *gemu*, *gaminu*, grec *γίγνομαι*, *γένος*, latin *gigno*, *genus*, (*g*)*nascor*, gotique *kuni*<sup>30</sup> (I.E. \*gen-<sup>31</sup>). Ce rapprochement est faux<sup>32</sup>.

Racine 10 **lubh** : skr *lubhāyati* « il désire », F. Bopp cite lituanien *lūbju*, latin *libet*, *lubet*,

*libido*<sup>33</sup> (I.E. \***lubh-**/**\*le/oubh-** « aimer, désirer » ; J. Pokorny<sup>34</sup> mentionne pour le lituanien *liaupsinti* « porter aux nues »).

Racine 11 **jīv** : skt *jīvati* « il vit », en lituanien diverses formes apparentées à *gyvas* « vivant », *gyvus*, *gyvenu*, *gyvata*, latin *vīta*, *vīvus*, *vīvere*<sup>35</sup> (I.E. \***g<sup>w</sup>ey-H<sub>3</sub>**, \***g<sup>w</sup>iH<sub>3</sub>**, \***g<sup>w</sup>ī-** « vivre », avec lituanien *gyvas* et les mots cités par F. Bopp etc.)<sup>36</sup>.

Racine 12 **as** : skt *asti* « il est », lituanien *esmì*, *esù*, *esmù*, latin *est*, grec *ἔστί*, gotique *ist*<sup>37</sup> (I.E. \***Hies-** « être » avec les formes citées par F. Bopp et beaucoup d'autres)<sup>38</sup>.

Racine 13 **dah** : skt *dahati* « il brûle », lituanien *degu*<sup>39</sup> (I.E. \***dheg<sup>w</sup>h-** « brûler » avec notamment lituanien *degù*, *dègti*)<sup>40</sup>.

Racine 14 **vah** : skt *vahati* « il transporte », lituanien *wazòju*, latin *veho* etc.<sup>41</sup> (I.E. \***wegh-** « transporter », lituanien *vežù*, *vèžti*<sup>42</sup>, latin *veho* etc.).

En ce qui concerne le lituanien, comme on vient de le voir, une seule étymologie se révèle fautive, celle de *gimti* « naître », qui ne doit pas être associée à la racine \***gen-**, mais à \***g<sup>w</sup>em-** « aller », « venir », d'où « venir au monde ». Cette racine est celle de skt *gacchati* « il va », « il vient » et de latin *venire* etc.<sup>43</sup>

On remarquera que les formes lituanienues sont citées sans être expliquées ni justifiées phonétiquement ou morphologiquement, l'ambition de F. Bopp étant seulement de proposer des rapprochements convaincants, même s'ils sont présentés d'une manière approximative, y compris dans la graphie adoptée. Ainsi dès 1830 disposait-on grâce au *Synopsis Radicum* d'une série de preuves irréfutables de l'appartenance du sanskrit et du lituanien à une même famille de langues, dont relevaient également le latin, le grec et le germanique au moins en tant que générique du gotique. D'autres témoignages auraient pu être retenus (*kas*, bien sûr, mais aussi par exemple la racine \**Hied-* « manger »<sup>44</sup> de skt *admi* « je mange », latin *edere* et lituanien *edu* et du groupe de mots retenu par J. Pokorny<sup>45</sup> etc.).

Toujours à l'état embryonnaire en 1830, ce qui deviendra la grammaire comparée des langues indo-européennes n'est pas encore une discipline véritablement scientifique. L'apport du lituanien à sa constitution est modéré, mais bien réel et décisif en ce qui concerne la démonstration de l'existence d'une parenté linguistique.

Les progrès seront rapides en moins d'un siècle (1830-1922). La preuve absolue ayant été apportée, déjà par F. Bopp, de la validité de l'hypothèse indo-européenne, il incombait aux spécialistes de l'exploiter pleinement en énonçant des lois précises de correspondances en particulier dans les domaines de la phonétique, de la morphologie et du lexique.

Dans son *Introduction*, A. Meillet aura pour ambition d'écrire une synthèse des connaissances acquises<sup>46</sup>. En ce qui concerne le lituanien et plus généralement le balte, les principes de la transcription graphique sont clairement exposés et justifiés avant que ne soient faites plusieurs importantes remarques générales<sup>47</sup>.

En voici trois. L'étude du verbe lituanien permet de réfuter l'existence d'un balto-slave dont descendraient le balte et le slave, mais cela n'interdit pas de reconnaître l'existence d'une étroite parenté entre ces deux rameaux de l'indo-européen<sup>48</sup> manifeste dans la morphologie nominale. Bien que n'étant attesté que tardivement, le lituanien possède des traits qui donnent une impression « d'antiquité indo-européenne »<sup>49</sup>. Le vieux-prussien est considéré comme aussi archaïque que lui, alors que le lette semble plus altéré par rapport au balte commun, ce qui est évidemment exact.

Cela ayant été dit, A. Meillet procède à un examen systématique de l'évolution qui a affecté les phonèmes indo-européens. Différents tableaux résument les acquis démontrés, qui demeurent encore aujourd'hui la base solide de nos connaissances. Ils sont illustrés par de nombreux exemples puisés dans les différentes branches de l'indo-européen et, bien entendu, notamment dans le lexique lituanien.

Les règles de correspondances portent sur les occlusives sourdes (\*p, \*t, \*k, \*k<sup>w</sup> > lituanien p, t, š, k)<sup>50</sup>, les sonores (\*b, \*d, \*g, \*g<sup>w</sup> > lituanien b, d, ž, g)<sup>51</sup> et les sonores aspirées \*(bh, \*dh, \*gh, \*g<sup>w</sup>h > lituanien b, d, ž, g)<sup>52</sup>.

La distinction entre les langues dites *centum*, du nom de nombre cent du latin, qui conservent les occlusives gutturales, et les langues appelées *satem* = cent en avestique (rameau iranien) dans lesquelles ces mêmes gutturales aboutissent à des sifflantes ou à des chuintantes, est bien établie. À ce groupe *satem* appartiennent, outre l'avestique, le slave (vieux-slave *sŭto*), le lituanien (*šimtas*) et le sanskrit (*śatam*)<sup>53</sup>.

Le traitement des sifflantes<sup>54</sup> est examiné dans sa complexité, puisqu'il varie selon la position du phonème. Le maintien à l'initiale en lituanien est illustré par l'exemple de *sėnas* « vieux », vieil-irlandais *sen*, sanskrit *sanah* (= *sanas*), gaulois *seno*- etc.

C'est de la même manière que sont étudiées les voyelles brèves (\*e > e, \*o > a, \*a > a)<sup>55</sup> avec de bons exemples lituaniens tels que *sekù* « je suis » (du verbe suivre, latin *sequor*) < \*sek<sup>w</sup> - ou *ràtas* « roue » avec \*o > a (latin *rota*, vieil-irlandais *roth*). Sont examinées ensuite les voyelles longues<sup>56</sup> (\*ē > è, \*ō > ô, o, \*ā > o, *môte* « femme », latin *mater* etc.), les sonantes (\*y/i/i̯, \*w/u/ū, \*r, \*m, \*n avec *vyras*, skr *vīrah* (= *vīras*)<sup>57</sup> et les laryngales<sup>58</sup> qui ont un statut tantôt de voyelles, tantôt de consonnes, tantôt de seconds éléments de diphtongues, les diphtongues à premier élément bref et à premier élément long<sup>59</sup> et les voyelles d'appui, qui sont des brèves, avec lituanien <sup>o</sup> > i ou u, lituanien *minėti* « se souvenir » < indo-européen « penser » \*m<sup>o</sup>n<sup>o</sup><sup>60</sup>.

Tous les exemples cités le sont à bon escient et accompagnés de comparaisons justes, relevant de correspondances régulières érigées en lois phonétiques générales comme *pats*, *lėkù* (écrit ainsi < \*leik<sup>w</sup>-, latin *linquo* etc.), *snėgas* (écrit ainsi) < \*sneig<sup>w</sup>h-, *dievas* (\*deiw-, latin *deus*, skt *devas*) *venti*, *vilkas* (avec séquence *il*

issue d'un l voyelle, comme dans *pilnas*, latin *plenus*, anglais *full*), *kaina* (< \***k<sup>w</sup>oi-**), *sīnus* (skt *sīnuḥ* = *sīnus*), *širdis* (avec *ir* < r voyelle, \***krd**, latin *cor*, *cordis*, anglais *heart*, grec *καρδιά*) etc.

L'examen minutieux de la morphologie verbale<sup>61</sup> et de la morphologie nominale<sup>62</sup> replace et explique dans l'ensemble indo-européen chacune des réalités grammaticales du lituanien (désinences nominales et verbales, morphèmes verbaux, structures des déclinaisons et des conjugaisons, origines et caractères particuliers des formations etc.).

Dans son chapitre consacré au vocabulaire<sup>63</sup>, l'ouvrage propose l'analyse étymologique et sémantique d'une centaine d'unités du lexique lituanien.

Tout cela prouve que l'apport du lituanien (et du balte en général) à la grammaire comparée des langues indo-européennes, qui se révèle important, était bien intégré dans les acquis scientifiques de l'époque d'A. Meillet, correctement placé dans le vaste ensemble reconstruit et montré dans des explications qui font apparaître, toutes les fois qu'il est nécessaire de le faire, ses spécificités et son originalité. Il se révèle parfois décisif pour résoudre des problèmes linguistiques ou pour justifier les hypothèses émises.

Nos connaissances ont évidemment beaucoup progressé pendant près d'un siècle depuis 1922 et ce qui a été découvert n'a cessé d'ouvrir de nouvelles voies à la recherche, comme cela se produit régulièrement dans toutes les disciplines scientifiques. Mais quand on examine attentivement l'immense bibliographie contemporaine portant sur la reconstruction indo-européenne envisagée sous ses divers aspects, on constate que le lituanien est très souvent sollicité pour l'établissement de nouvelles étymologies ou pour l'explication de l'origine d'éléments morphologiques ou morphosyntaxiques. Cela est dû à sa richesse conservatrice et confirme l'idée avancée par Prosper Mérimée dans la nouvelle intitulée *Lokys*, selon laquelle la Lituanie mériterait d'être considérée comme le paradis des philologues. F. Bopp l'avait déjà pressenti, A. Meillet l'a largement démontré et leurs successeurs<sup>64</sup> ne cessent de le confirmer parfois avec émerveillement devant la richesse des informations apportées, comme c'est le cas pour l'auteur de la présente étude.

Notes de l'auteur :

<sup>1</sup> Éteint il y a plusieurs siècles comme d'autres parlars baltes, mais, à la différence de ces derniers, connu par les traces écrites qu'il a laissées.

<sup>2</sup> Russe, biélorusse, ukrainien, polonais, tchèque, slovaque, serbo-croate etc.

<sup>3</sup> Gotique, anglais, allemand, langues scandinaves.

<sup>4</sup> Gaulois, irlandais, écossais, gallois, breton etc.

<sup>5</sup> Éteint, il fut parlé en Chine jusqu'au X<sup>e</sup> siècle de notre ère.

<sup>6</sup> Il faut encore ajouter l'albanais et l'arménien ainsi que les langues de l'Inde qui descendent du sanskrit, comme le hindi et le bengali etc.

<sup>7</sup> Voir, par exemple, lituanien *kas* et sanskrit *kaḥ* = *kas* « qui ? » < \***k<sup>w</sup>os**, avec traitement identique de l'occlusive et de la voyelle.

<sup>8</sup> Soit désormais en abrégé *Introduction* ; on renverra aux pages de la réimpression sans modification, plus facilement accessible, publiée en 1964 par les presses de l'Université de l'Alabama.

<sup>9</sup> Voir, par exemple, Joseph H. Greenberg, *Les langues indo-européennes et la famille curasiatique*, Paris, 2003, traduction d'un livre publié aux USA en 2000.

- <sup>10</sup> Il faudra attendre 1935 pour les connaître ; l'existence des phonèmes que l'on a cités aura été établie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, elle fera donc partie des acquis disponibles en 1922 depuis plusieurs décennies.
- <sup>11</sup> Pour une étude détaillée de ces racines, voir J.-P. Levet, « Le lituanien dans le *Synopsis Radicum* de F. Bopp (1930) », *Feuille de philologie comparée lituanienne et française*, X, 2017, p. 51-57.
- <sup>12</sup> *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*, paru à Berne en 1959 pour sa première édition ; les linguistes allemands appellent indo-germanique l'indo-européen.
- <sup>13</sup> SR 204. Les nombres renvoient aux pages du SR et de l'IEW.
- <sup>14</sup> IEW 223-226.
- <sup>15</sup> SR 205 ; on saurait ajouter aujourd'hui latin *facere* et anglais *to do*.
- <sup>16</sup> IEW 235-238.
- <sup>17</sup> SR 205, les formes du grec et du latin sont des premières personnes du pluriel.
- <sup>18</sup> IEW 293-295.
- <sup>19</sup> SR 205
- <sup>20</sup> IEW 161-162.
- <sup>21</sup> SR 205.
- <sup>22</sup> IEW 835-836.
- <sup>23</sup> Cette origine n'est pas indiquée par F. Bopp.
- <sup>24</sup> SR 205.
- <sup>25</sup> IEW 605-607.
- <sup>26</sup> SR 209.
- <sup>27</sup> IEW 884-887.
- <sup>28</sup> SR 209, cette racine est également celle des verbes anglais, allemand et russe signifiant « aimer ».
- <sup>29</sup> IEW 150-152.
- <sup>30</sup> SR 209.
- <sup>31</sup> IEW 373-378.
- <sup>32</sup> Voir *infra*.
- <sup>33</sup> SR 210.
- <sup>34</sup> IEW 467-469.
- <sup>35</sup> SR 211.
- <sup>36</sup> IEW 467-469.
- <sup>37</sup> SR 212.
- <sup>38</sup> IEW 340-341.
- <sup>39</sup> SR 213.
- <sup>40</sup> IEW 240-241.
- <sup>41</sup> SR 213.
- <sup>42</sup> IEW 118-120.
- <sup>43</sup> IEW 463-465.
- <sup>44</sup> IEW 287-288.
- <sup>45</sup> IEW 288.
- <sup>46</sup> Introduction VIII.
- <sup>47</sup> Introduction 8/9.
- <sup>48</sup> Introduction 72.
- <sup>49</sup> Introduction 73.
- <sup>50</sup> Introduction 85.
- <sup>51</sup> Introduction 88.
- <sup>52</sup> Introduction 87.
- <sup>53</sup> Introduction 91-92.
- <sup>54</sup> Introduction 95-98.
- <sup>55</sup> Introduction 100.
- <sup>56</sup> Introduction 102.
- <sup>57</sup> Introduction 107.
- <sup>58</sup> Introduction 100-101.
- <sup>59</sup> Introduction 112-113.
- <sup>60</sup> Introduction 117.
- <sup>61</sup> Introduction 195 sq.
- <sup>62</sup> Introduction 252 sq.
- <sup>63</sup> Introduction 378 sq.
- <sup>64</sup> Voir, par exemple, les travaux de D. Petit et, entre autres, sa présentation du lituanien dans la revue *Lalies*, 19, 1999, p. 8 à 135.

# A.F. Adamowicz, F. Jurewicz, C. Muyschel, élèves et successeurs de L.H. Bojanus à l'Université de Vilnius

*Piotr Daszkiewicz, Philippe Edel*

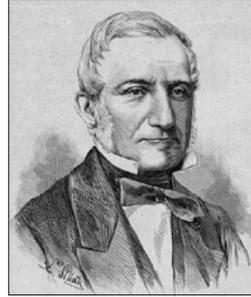
Après près de deux décennies d'enseignement et de recherche à l'Université de Vilnius, le naturaliste Louis Henri Bojanus<sup>1</sup> quitta le 24 octobre 1824 l'ancienne capitale du grand-duché de Lituanie pour se rendre à Darmstadt. Ce repli vers la ville hessoise, où sa famille originaire d'Alsace s'était réfugiée en 1793, s'explique par la forte détérioration de sa santé et la recherche d'un climat plus clément. Une maladie pulmonaire et des problèmes de colonne vertébrale résultaient probablement des conditions de ses recherches en laboratoire, notamment des manipulations de nombreuses substances extrêmement toxiques utilisées à l'époque par les anatomistes. À l'âge de 48 ans, ce grand savant n'était plus capable d'assumer ses cours, ni probablement de poursuivre son travail en laboratoire d'anatomie. Il demanda donc un congé et annonça son départ – officiellement temporaire – de l'université. En 1826, les autorités universitaires prolongèrent son congé sans imposer de date de retour. Bojanus passa ainsi les deux dernières années de sa vie à Darmstadt, auprès de la famille de sa sœur Louise Frédérique qui avait épousé un magistrat de la ville. Sentant sa fin proche, il rédigea son testament.<sup>2</sup>

Il convient cependant de souligner que, plusieurs années déjà avant de quitter Vilnius, Bojanus avait choisi et préparé des élèves à reprendre ses fonctions, tant dans l'enseignement de l'anatomie comparée et de la médecine vétérinaire qu'en muséographie d'histoire naturelle. Durant cinq ans, le savant forma ses successeurs. Tous les jours (et parfois les nuits), il présida les dissections de divers animaux et organes. Il leur enseigna l'anatomie comparée mais aussi l'anatomie des plantes. À partir de 1823, ces élèves prirent le relais du maître et commencèrent à enseigner à leur tour à l'université. Son choix s'était porté sur trois personnes : Adam Ferdynand Adamowicz, Fortunat Jurewicz et Carl Muyschel. Que savons-nous à leur sujet, alors que nous ne disposons de portraits que pour le premier ?

<sup>1</sup> Fedorowicz Z., *Ludwik Henryk Bojanus*, coll. Memorabilia Zoologica, vol I. Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 1958, 45 p. et Edel Ph. et Daszkiewicz P., *Louis Henri Bojanus, le savant de Vilnius*, coll. Portraits célèbres d'Alsace, Strasbourg, Vent d'Est, 2015, 64 p.

<sup>2</sup> Daszkiewicz P. et Edel Ph. « Le testament de Louis Henri Bojanus (1776-1827), un document intéressant et inédit de l'histoire des sciences naturelles », *Cahiers Litvaniens*, 2013, n° 12, p. 49-53.

Adam Ferdynand Adamowicz (1802-1881)<sup>3</sup> étudia à l'Université de Vilnius dans les années 1818-1822 et y obtint un doctorat de médecine. À partir de 1822, par voie de concours, il devint l'assistant de Bojanus, qui ensuite le présentait comme un de ses successeurs, et avec l'accord de l'université, le prépara à un poste de professeur de zootomie et de médecine vétérinaire. En 1828, après avoir achevé des études complémentaires et fait une tournée de visites des écoles vétérinaires en Europe, il fut promu maître de conférences. En 1835, alors que l'université avait déjà été fermée par mesure disciplinaire par le pouvoir tsariste, Adamowicz obtint un poste de professeur à l'Institut vétérinaire de l'Académie médico-chirurgicale, qui succéda à Vilnius à la Faculté de médecine dissoute. Il y enseigna l'anatomie comparée, la pathologie et la thérapie. Passionné d'histoire, il donna un cours à partir de 1838, parmi les premiers dans le monde, sur l'histoire de la médecine. En 1842, après la fermeture de l'Académie, il devint le médecin en chef de l'hôpital israélite de Vilnius. Lorsqu'il en trouvait le temps, il poursuivait aussi ses recherches scientifiques, principalement en sciences naturelles et en histoire des sciences. Son activité scientifique se déroulait principalement dans le cadre de la Société de médecine de Vilnius qu'il présida à partir de 1841, ainsi que du musée des Antiquités fondé par le comte Eustachy Tyzenhauz. Il fut membre de la Société botanique de France où, en 1861, il présenta l'histoire de la botanique en Lituanie<sup>4</sup>. Il publia environ 90 travaux scientifiques, dont une grande partie concernant l'histoire des sciences naturelles en Lituanie et en Pologne, mais aussi une chronique pour les 300 ans de l'Église luthérienne à Vilnius. C'est à lui que nous devons une première biographie de son maître et ami, Louis Henri Bojanus.



Adam Ferdynand Adamowicz.

Fortunat Jurewicz (1801-1828) était originaire d'Ukraine. Il étudia la médecine à l'Université de Vilnius à partir de 1818 et y fut promu médecin en 1825. Durant ses études, il participait au mouvement des étudiants progressistes dit les Philarètes. Il étudia d'abord sous la tutelle du grand botaniste Stanisław Bonifacy Jundziłł (1761-1847), puis, à partir de 1819, fut l'étudiant de Bojanus qui le présentait comme professeur d'anatomie comparée dans son projet du nouvel Institut vétérinaire. En 1822, Jurewicz

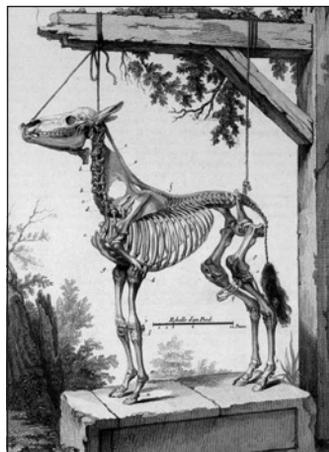
<sup>3</sup> Feliksiak S., *Słownik Biologów Polskich*, PWN 1987, 618 p. et Szeliga, *Adam Ferdynand Adamowicz Szkic biograficzny przez dr Szeligę*, Warszawa, 1885.

<sup>4</sup> Adamowicz A.F. « Note pour servir à l'histoire de la botanique en Lituanie », *Bulletin de la Société Botanique de France*, Paris, t. 1861

répétait en polonais les cours de cette matière qui étaient donnés en latin par Bojanus. Il dirigea aussi le cabinet zoologique de l'université. Après le départ de Bojanus, il donna des cours d'anatomie comparée, jugés comme très intéressants et novateurs par ses contemporains. Malheureusement, il fut atteint d'une maladie psychiatrique à partir de 1826. Durant une de ses attaques, il détruisit l'une des armoires du cabinet contenant une partie de la célèbre collection des insectes du géographe Karol Herman de Perthées (1740-1815). En 1827, après le décès de Bojanus, l'université confia la chaire vacante de zoologie et d'anatomie comparée au naturaliste Karl Eduard von Eichwald (1795-1876). Cette décision, ainsi qu'un amour malheureux, sont probablement la cause du suicide de Jurewicz qui, le 10 mars 1828 (selon Jundziłł, ou 18 novembre 1827 selon d'autres sources), se jeta et se noya dans la rivière Vilnia qui traverse Vilnius.

Carl Muyschel (1799-1843), aussi orthographié Karolis Muišelis ou Karol Mujschel, fut le troisième des élèves désignés par Bojanus pour sa chaire à l'Université de Vilnius. Il était né à Riga le 22 février 1799 dans une famille germano-balte protestante. Son père, qui s'était ensuite établi en Lituanie dans les environs de Trakai, l'envoya faire ses études secondaires à Dorpat (aujourd'hui Tartu) où il se forma sous la direction notamment de deux philologues très respectés à l'époque, Karl Ludwig Struve (1785-1838) et Friedrich Rambach (1767-1826). En 1818, Muyschel vint à Vilnius pour y étudier la médecine où il suivra notamment les cours de Bojanus. On signalera qu'à côté de ses études, il écrivit des poèmes en allemand en s'inspirant d'anciennes légendes lituaniennes. Alors qu'il achevait son cursus d'études, Bojanus lui proposa de continuer sa formation en sciences vétérinaires et en zoologie. Muyschel prit également soin d'enrichir la collection du cabinet anatomique et zoologique de Bojanus, dont la célèbre collection de vers intestinaux. En 1829, il obtint son doctorat en soutenant une thèse sur les muscles des chevaux intitulée *Synonymia myologica equini generis*. Grâce à un subside de l'université, il fit un voyage scientifique à travers l'Europe qui lui permit de visiter plusieurs grands centres modèles d'élevage de chevaux et haras modèles en Allemagne (Berlin, Dresde, Munich), au Danemark, en Italie, en Suisse, en Angleterre et en Autriche. Il revint à Vilnius en 1831 où il continua à enseigner l'anatomie et la chirurgie des animaux. Il y organisait les travaux pratiques vétérinaires et participa à l'ouverture des cliniques pour animaux de l'université. Lors de ses leçons, il s'appuyait notamment sur le Cours d'hippiatrique (1772) de Philippe Étienne Lafosse (1748-1820). Il devint à cette époque membre de la Société de médecine de Vilnius. Il reçut également une importante récompense financière (1000 roubles) pour ses mérites dans la valorisation du cabinet anatomique créé par Bojanus. Il inventa plusieurs outils chirurgicaux qui furent longtemps utilisés par les vétérinaires. Quand le pouvoir tsariste décida de fermer l'Université de Vilnius en 1832, Muyschel

souhaita arrêter sa carrière académique et s'établir à son propre compte dans son domaine en qualité de médecin et vétérinaire. Cependant, il accepta de continuer à enseigner à l'Académie vétérinaire de Vilnius que les autorités russes avaient accepté de maintenir durant un certain temps comme école professionnelle. En 1838, il publia à Vilnius une étude sur les progrès des sciences vétérinaires durant la période 1825-1836. En 1842, quand l'Académie vétérinaire fut à son tour fermée, Muyschel décida de pratiquer à la campagne. Un an plus tard, lors d'une épidémie de typhus, il se dévoua à l'aide à la population frappée par le fléau. Il mourut de cette maladie qu'il avait sans doute contractée en apportant son aide aux malades.



Croquis d'hippiatrique de Lafosse sur lequel s'appuyait Carl Muyschel.

Nous devons remarquer de la part de Bojanus, non seulement un grand sens des responsabilités et son attachement à l'Université de Vilnius et à la science, comme en témoignent ses efforts pour assurer sa succession et la continuité de l'enseignement et de la recherche dans le domaine de l'anatomie comparée et de la médecine vétérinaire, mais aussi la justesse du choix de ses successeurs. La maladie de Jurewicz n'était pas prévisible et il fut, avant cela, un excellent candidat. Quant à Adamowicz et Muyschel, ils firent une carrière exemplaire, tant comme chercheurs que comme médecins. Le seul évènement que Bojanus avait encore moins pu prévoir, c'est la dissolution de l'Université de Vilnius en 1832, dans le cadre de la sévère répression russe qui suivit l'insurrection polono-lituanienne de 1830-1831 (Insurrection de Novembre). Cette politique tsariste priva la Lituanie de l'héritage scientifique et institutionnel du grand savant pendant de longues décennies.

# Introduction aux contes lituaniens

Jean-Claude Lefebvre

La collecte systématique des contes traditionnels s'est effectuée essentiellement au XIX<sup>e</sup> siècle, après la publication, de 1812 à 1815, du recueil des frères Grimm *Kinder- und Hausmärchen* (Contes de l'enfance et du foyer). Les études menées sur l'immense matériau ainsi accumulé ont abouti dès 1910 à une classification établie par le folkloriste finlandais Antti Aarne et fondée sur la notion de conte-type, dégagée de la structure des récits, des types de personnages (êtres surnaturels, humains, animaux), du rôle joué par des objets magiques, ou de la tonalité générale de l'histoire. On peut ainsi établir des comparaisons entre les différentes versions de contes recueillis soit dans un même pays, soit dans des régions parfois très éloignées géographiquement l'une de l'autre. *Le nigaud* et *Le bateau d'or*, qui appartiennent au très riche corpus de *pasakos* (contes) de la littérature lituanienne, peuvent illustrer ces remarques.

Si l'on considère la structure narrative, on note ainsi que la situation initiale est identique : des trois fils, deux sont intelligents et le troisième, nigaud. Identique aussi le dénouement, qui opère un véritable renversement (le nigaud n'est pas celui que l'on croit) et nous fait assister à son triomphe et à sa revanche sur ses frères dominateurs et méprisants. Un autre conte, *Žaltys* (*La couleuvre*), nous montre le frère benêt qui, obéissant à la demande paternelle et mis en concurrence avec ses deux frères, ramène successivement le plus beau gâteau, le plus beau cheval et la plus belle épouse, et devient finalement roi. En revanche, sur le même thème du benêt, Oscar Milosz met en scène dans ses *Contes et fabliaux de la vieille Lithuanie* un fils unique que sa mère échoue à rendre plus malin.

Mais les deux contes, dont la traduction suit, diffèrent aussi à bien des égards. Ainsi, la tonalité est franchement comique dans *Le nigaud* qui exploite la bêtise du seigneur et de sa femme : il s'agit d'un conte facétieux alors que *Le bateau d'or* appartient à la catégorie des contes merveilleux, avec ce bateau pouvant naviguer sur terre comme sur mer, ou les pouvoirs surhumains des personnages qui vont aider le nigaud dans sa quête (par exemple le buveur de neuf lacs !).

La « psychologie » de chaque nigaud diffère également : dans le premier conte, malgré la naïveté initiale (avec les chiens), c'est la ruse qui domine ; dans le second, elle est moins nécessaire puisque le nigaud est aidé à chaque fois – sauf pour la dernière épreuve où il triomphe seul de l'ours – par l'un des trois personnages rencontrés sur sa route. En revanche, il fait preuve de générosité avec le mendiant, contrairement à ses frères, ce qui lui apporte une aide déter-

minante puisqu'il n'a même pas besoin de construire le bateau. Dans *Le nigaud*, si l'on considère que le personnage fait preuve de générosité en donnant la viande aux chiens sans exiger de paiement, cette qualité est vite remplacée par l'exploitation de la crédulité des autres.

Notons pour finir la résonance différente de chacune des dernières phrases : *Le nigaud* se clôt sur une moralité sarcastique (les victimes sont en effet d'un statut social plus élevé), *Le bateau d'or* sur une rêverie lyrique (jamais on ne vit pareilles noces).

## Le nigaud

Il était une fois un fermier qui avait trois fils, deux étaient intelligents, le troisième nigaud. À sa mort il laissa aux fils intelligents les bâtiments et la terre, et au nigaud un petit veau. Le nigaud égorgea le veau et donna la viande aux chiens en leur disant :

- Petits chiens, achetez-moi la viande ! Petits chiens, achetez-moi la viande !

Mais les chiens lui répondirent :

- Nous voudrions bien l'acheter, mais nous n'avons pas d'argent.

- Si vous n'avez pas d'argent, eh bien prenez-la sans payer...

Les chiens dévorèrent la viande et le nigaud rentra à la maison. Ses frères lui demandent :

- Qu'as-tu fait de ton veau ?

- Je l'ai donné aux chiens.

- Que tu es bête ! dirent les frères. As-tu un jour entendu dire que les chiens paient leur dette à qui que ce soit ?

- Ils me la paieront, dit le nigaud.

Il confectionna un long fouet avec lequel il se mit à frapper tous les chiens du village, en criant :

- Rendez-moi mon argent ! Rendez-moi mon argent !

Les chiens eurent très peur et s'enfuirent vers la forêt. Le nigaud, voyant qu'il ne pourrait les rattraper à pied, sella le cheval de ses frères, prit du pain et se mit à poursuivre les chiens. Or, dans la forêt, juste à ce moment, des brigands vivaient dans une petite maison. Assis à une table, ils aiguisaient leurs couteaux et comptaient l'argent.

Les chiens, effrayés par le fouet du nigaud, sautèrent par la fenêtre dans la maison des brigands. Ceux-ci, se disant qu'après les chiens des hommes aussi allaient accourir, abandonnèrent l'argent et s'enfuirent au fin fond de la forêt. Le nigaud prit tout l'argent et dit :

- Merci, petits chiens, de m'avoir payé la viande.

Quand les frères apprirent par le nigaud cette histoire, ils égorgèrent leurs

bêtes et les portèrent au marché, mais personne n'acheta leur viande et ils rentrèrent chez eux très en colère. Ils chassèrent le nigaud de la maison, parce qu'il leur avait dit que le prix de la viande avait augmenté.

Voilà le nigaud qui marche et marche ; il approche d'un manoir. Là vivait une dame très sottre. Elle lui demande :

- D'où viens-tu, toi ? Je ne t'ai jamais vu.
- Je suis tombé du ciel, répondit le nigaud.
- N'as-tu pas vu mon fils là-bas ? Comment se porte-t-il ?
- Je l'ai vu, je l'ai vu : il va vraiment mal.
- Pourrais-tu apporter de l'argent à mon fils ?
- Pourquoi pas ! Si tu m'en donnes, je le lui porterai.

La dame lui donna de l'argent, et lui continua son chemin. Bientôt le seigneur rentra chez lui. Il comprit tout de suite qu'un petit malin avait berné sa femme. Sur-le-champ il harnacha son cheval et se lança à la poursuite du fripon. À la vue du seigneur, le nigaud se mit à soutenir avec ses épaules un pommier qui penchait. Le seigneur s'approcha :

- N'as-tu pas vu l'homme qui a berné ma femme ?
- J'ai vu par quelle route et dans quelle direction il s'en allait. Je vais l'attraper tout de suite, ayez seulement l'obligeance de me remplacer pour que le pommier ne tombe pas.

Pendant que le seigneur soutenait le pommier, le nigaud bondit dans la charrette et s'enfuit en cahotant avec le cheval du seigneur. Celui-ci rentra à pied chez lui et comprit que le nigaud l'avait berné lui aussi. Alors il harnacha un autre cheval et se lança de nouveau à la poursuite du nigaud. Ce dernier avait déjà vendu le cheval du seigneur, mais il entend dire que quelqu'un le poursuit de nouveau. Il souilla de boue son visage et sa tête pour ne pas être reconnu, s'assit au bord du chemin et attendit. Quand le seigneur approcha, il lui dit :

- Seigneur, n'as-tu pas appris la nouvelle ? Le roi a promulgué un édit dans lequel il est écrit que dans trois jours il fera pendre tous les chauves. Par chance, j'ai là une médecine qui fait repousser les cheveux en trois jours.

Le seigneur était chauve. Il demanda de ce remède au nigaud. Celui-ci lui enduisit de boue la tête et tout le visage et lui ordonna de rester sans bouger pendant trois jours ; quant à lui, il bondit sur la charrette et s'en alla.

Le seigneur resta assis trois jours avec cette boue sur la tête et quand elle eut séché et qu'il fallut l'enlever, on dut arracher de son crâne les dernières petites touffes de cheveux. Il s'en revint chez lui sans chevaux, deux fois berné par le nigaud.

Comme quoi, il y a sur terre des gens plus nigauds que le nigaud.

## Le bateau d'or

Il était une fois un père qui avait trois fils : deux intelligents et un nigaud. Un jour, le roi d'un pays lointain fit proclamer qu'il accorderait la main de sa fille à celui qui viendrait à lui sur un bateau d'or, capable de naviguer sur terre et sur mer.

Voilà donc nos frères qui se mettent d'accord pour construire leurs bateaux d'or. Bien ! Les intelligents forgent ensemble leurs navires et flanquent dehors le nigaud : qu'il aille travailler ailleurs, tiens, de toute façon il n'arrivera à rien. Le nigaud décampe donc.

Un ou deux jours après, un vieux aborde les deux malins et leur demande à manger, car il est vraiment affamé.

Et eux de répondre :

- Où allons-nous trouver quelque chose pour toi alors que nous en avons à peine assez pour nous ?

Alors le vieux va chez le nigaud et lui demande aussi à manger. Celui-ci répond qu'il n'a vraiment pas grand-chose mais le peu qu'il a, il le lui donnera volontiers.

Ils mangent donc ensemble. Puis le vieux dit :

- Allons faire un somme à présent !

Le nigaud répond :

- Dormir ? J'ai un bateau à construire, moi. Il va falloir aller chez la princesse, et le bateau ne sera pas fini.

Mais le vieux le persuade :

- Allons quand même dormir, à ton réveil tu trouveras le bateau achevé.

Bien. Ils se couchent. Ils s'endorment. Ils sont tout juste éveillés : le bateau est là, il brille de tous ses feux.

Le vieux installe le nigaud dans le bateau d'or, qu'il fait manœuvrer pour naviguer sur terre et mer, et lui dit de se trouver en chemin trois serviteurs.

Le bateau d'or vogue et vogue, quand le nigaud aperçoit un homme : c'était le compteur d'étoiles. Il était capable de compter toutes les étoiles, quel que soit leur nombre. Le nigaud l'embarque et ils continuent leur chemin. Quelque temps après, il voit le buveur de neuf lacs. Lui pouvait en un instant vider l'eau de neuf lacs. À bord lui aussi ! Et ils poursuivent leur voyage. Un peu plus tard, il voit le rongeur de glace. Il l'embarque et navigue jusqu'au château du roi. Arrivé avec son bateau d'or qui navigue sur terre et mer, le nigaud réclame donc au roi la princesse promise.

Le roi se réjouit fort du bateau, mais il ne veut plus donner sa fille. Si le nigaud peut compter pour lui des épingles, alors peut-être qu'il la lui donnera. Il conduit le nigaud dans une pièce remplie d'une énorme quantité d'épingles et lui ordonne de les compter.

Celui-ci répond :

- Je vais les compter, laisse-moi seulement prendre avec moi un serviteur.

Le roi le permet. Le nigaud appelle le compteur d'étoiles. Celui-ci entre dans la chambre et dit :

- Allons plutôt dormir, je sais déjà combien il y en a !

Bon, ils vont dormir. Le lendemain matin, le roi vient et demande :

- Eh bien, combien y en a-t-il ?

Tant, dit le nigaud, et désormais le roi doit lui donner sa fille. Mais il ne la donne encore pas et ordonne au nigaud de boire neuf tonneaux de vin, alors seulement il la lui donnera.

- Je les boirai, laisse-moi seulement prendre avec moi un serviteur.

Le roi le permet. Le nigaud appelle maintenant le buveur de neuf lacs, et celui-ci se met à boire et se régale. Le nigaud à cet instant se rendort. Puis se réveille et crie à l'autre qu'il lui en donne à goûter, mais le buveur dit qu'il ne reste plus rien.

Alors le nigaud crie après lui :

- Eh toi, fichu glouton ! Je pensais au moins boire un bon coup, mais il a tout vidé.

Au matin le roi arrive et frappe sur tous les tonneaux : ils sont vraiment vides. Et pourtant, il ne donne toujours pas sa fille. Cette fois-ci, il va faire chauffer un four en demandant au nigaud d'y passer la nuit : alors il aura sa fille.

Mais ce four était tel qu'il attirait à lui les gens même à plus de cinquante pieds.

- J'y dormirai, laisse-moi seulement prendre un serviteur avec moi.

Le roi le permet. Le nigaud appelle le rongeur de glace. Ils s'approchent tous deux du four, ils sont à plus de cinquante pieds mais la flamme déjà les attire vers l'intérieur. Alors le rongeur de glace crache une première fois sur le four et ils peuvent s'approcher tout près. Ils s'approchent, mais c'est encore trop chaud. Il crache une deuxième fois. Ils entrent dans le four, ils s'apprentent à dormir mais il fait encore trop chaud. Il crache une troisième fois, ils dorment jusqu'au matin, et même agréablement.

Au matin le roi vient regarder : ils dorment, vautrés. Mais le roi ne donne quand même pas sa fille. Si le nigaud passe la nuit dans le grenier où un ours a été enfermé, alors il aura sa fille. Autrement rien à faire ! Il prend un kanklės<sup>1</sup>, un rasoir, un blaireau avec de la mousse et entre dans le grenier en jouant du kanklės. Quand il entend l'instrument, l'ours demande au nigaud de lui apprendre à en jouer.

Celui-ci le taquine :

- Je t'apprendrais bien, mais tes doigts sont arqués.

<sup>1</sup> Instrument de musique à cordes pincées traditionnel en Lituanie.

Le nigaud enfonce un coin dans le mur et invite l'ours à fourrer ses griffes dans la fissure pour les redresser et pouvoir ainsi jouer du kanklės. L'ours le fait. Alors le nigaud retire le coin et les griffes de l'ours sont coincées. Avec le blaireau, il enduit de mousse un flanc de l'ours et rase bien proprement tous les poils. Ensuite il prend un fouet et le frappe jusqu'au sang. L'ours voit que cela devient sérieux et se met à supplier : il ne fera rien ; que le nigaud dorme tranquillement dans le grenier, lui, il couchera près de la porte et veillera.

Bien ! Le nigaud se couche au fond du grenier et l'ours près de la porte.

Au matin le roi se dit : Eh bien, c'en est sûrement fini du nigaud ! Et il va voir. Il s'approche de la porte du grenier et y frappe. L'ours crie :

- Chut ! Le seigneur dort au fond du grenier !

Alors le roi appelle le nigaud et lui donne enfin sa fille pour femme.

Le nigaud embarque à bord du bateau d'or, accompagné de sa jeune épouse et de ses trois serviteurs et navigue sur la mer jusque chez lui.

Ensuite ils se marièrent, et ce furent des noces comme on n'en avait jamais vu...

*Kvailys et Aukso laivas, contes anonymes traduits du lituanien par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis. Extraits du recueil Lietuvių liaudies pasakos (Contes populaires lituaniens), repris partiellement dans l'ouvrage Introduction to Modern Lithuanian, Franciscan Fathers, New York, 1966.*



Viktoras Petravičius, illustration pour *Liaudies pasakos*, 1937.

# Turinys

**Juozas Lukša-Daumantas, antisovietinės rezistencijos figūra per laiškus mylimajai**

*Robin Sébille, eseistas, asociacijos vadovas, Paryžius*

**Juza, sakmė apie sėkmę**

*Marielle Vitureau, žurnalistė, Vilnius*

**Elzaso menininkas Lietuvoje 1991 metais**

*René Weber, menininkas, Murbach*

**Žvilgsnis į Vilnių per Georges Simenono kūrybą**

*Pierre Vilvens, istorikas, Lježo universiteto šiuolaikinės istorijos absolventas*

**Strasbūrietis Karlas Trübneris (1846-1907), lietuvių kalbotyros leidėjas**

*Philippe Edel, Elzaso-Lietuvos istorijos bendrija, Strasbūras*

**Istorinės lietuvių fonetikos žinios F. Boppo (1830) ir A. Meilleto (1922) darbuose**

*Jean-Pierre Levet, Limožo universiteto kalbotyros profesorius emeritas, Feuille de philologie comparée lituanienne et française redaktorius*

**Profesorius Louiso Henri Bojanuso mokiniai ir pasekėjai Vilniaus universitete**

*Piotr Daszkiewicz, mokslo istorikas, Nacionalinis gamtos istorijos muziejus, Paryžius*

**Įvadas į lietuvių liaudies pasakas - Kvailys – Aukso laivas**

*Nežinomas autorius. Vertė Jean-Claude Lefebvre ir Liudmila Edel-Matuolis*

## Summary

**Juozas Lukša-Daumantas, a Figure of Anti-soviet Resistance through Letters to his Beloved**

*Robin Sébille, essayist, association leader, Paris*

**Youza, the Saga of Success**

*Marielle Vitureau, press reporter, Vilnius*

**An Artist from Alsace in Lithuania in 1991**

*René Weber, plastic artist, Murbach*

**Vilnius Seen through the Work of Georges Simenon**

*Pierre Vilvens, historian, University of Liège graduate in contemporary history*

**Karl Trübner (1846-1907), Strasbourg Publisher of Works on Lithuanian Linguistics**

*Philippe Edel, Alsace Lithuania History Circle, Strasbourg*

**The Knowledge of Lithuanian Historical Phonetics in the Work of F. Bopp (1830) and A. Meillet (1922)**

*Jean-Pierre Levet, professor emeritus of linguistics at the University of Limoges, Editor of Feuille de philologie comparée lituanienne et française*

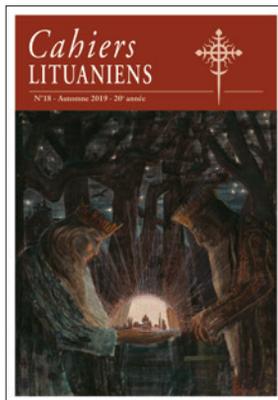
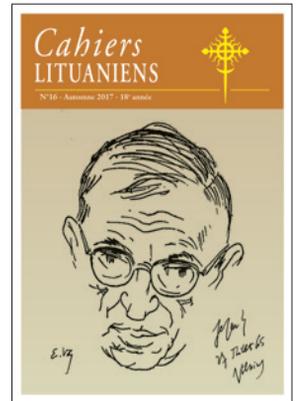
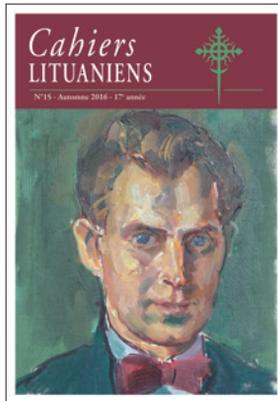
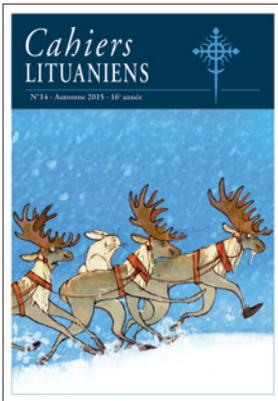
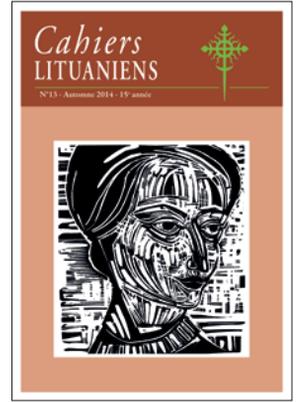
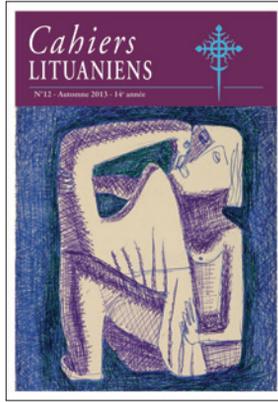
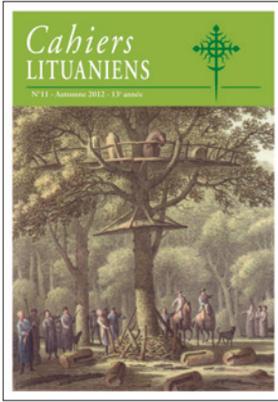
**Professor Louis Henri Bojanus' Students and Followers at Vilnius University**

*Piotr Daszkiewicz, science historian, Museum of Natural History, Paris*

**Introduction to Lithuanian fairy tales – The Silly Man – The Golden Boat**

*Anonymous. Translated by Jean-Claude Lefebvre and Liudmila Edel-Matuolis*





*Cahiers*  
LITUANIENS

Cercle d'histoire Alsace-Lorraine

[www.cahiers-lituaniens.org](http://www.cahiers-lituaniens.org)



N° ISSN 1298-0021